

VII  
"AGONIA"

1963  
Fantaisie Realiste  
Politico-Religieuse



543  
1340735

LA-BAS

1<sup>a</sup> Version

R 16659



EXT. CHATEAU. JOUR.

# "LA-BAS"

1<sup>re</sup> version

Les ruines d'un château féodal. Agrippées au sommet d'une colline, elles dominent la campagne.

Tout est désert. On n'entend que le vent et les cris des corbeaux.

On s'approche du château, des murs éboulés, des tours crénelées qui se dressent encore.

Très faiblement, on commence à entendre des voix qui chantent un hymne religieux.

*Spécial pour Gilles de Rais?*

INT. CHAPELLE TIFFAUGES. JOUR.

Une messe est célébrée dans la chapelle du château de Tiffauges, dans le Poitou. Ce château appartient à Gilles de Rais. Nous sommes au quinzième siècle. Les titres du générique commencent.

Un prêtre dit la messe devant une assistance assez réduite : Gilles de Rais lui-même, ses parents - parmi lesquels son cousin Gilles de Sillé - et ses familiers. Plusieurs diacres assistent le prêtre.

La chapelle, qui est gothique, est superbement décorée. On y voit en particulier beaucoup d'étendards, des tapisseries, des tableaux.

Une chorale, composée d'une vingtaine de chanteurs dont les plus jeunes ont huit ou neuf ans, tous revêtus d'aubes blanches, sous la direction d'un maître de chorale, accompagne l'office. On entend dans le fond de la chapelle les grandes orgues. *Plain-chant*

FIN DU GÉNÉRIQUE

Arrive le moment de la communion. Gilles de Rais se lève le premier, quitte son banc et s'approche de la Sainte Table. Il est suivi par son cousin Sillé, par son familier Eustache Blanchet, qui est un prêtre, par sa femme Catherine, par son ami Roger de Bricqueville, par d'autres chevaliers.

Gilles s'agenouille devant la Sainte Table et reçoit la communion des mains du prêtre. Après quelques secondes de recueillement, il se relève et rejoint lentement son banc.

Le chant s'arrête. On n'entend dans la chapelle que le murmure de la voix du prêtre et le bruit des pas de ceux qui vont recevoir la communion, ou qui reviennent de la Sainte Table. Après les nobles, c'est au tour des employés, massés dans le fond de la nef.

Dans le silence, Gilles de Rais s'agenouille, les yeux clos, les mains jointes. Il prie.

Sur cette image, nous entendons une voix qui dit :



DURTAL, off

Gilles de Rais fut un des compagnons d'armes de Jeanne d'Arc. Le Roi le nomma Maréchal de France à vingt-cinq ans. Il était un des plus riches barons du royaume, instruit, très pieux, très courageux. Et il fut un des plus grands criminels que l'on connaisse.

INT. CHEZ DURTAL. SOIR.

Nous sommes de nos jours, dans le petit appartement, bourré de livres d'un écrivain qui s'appelle Durtal. C'est un homme de quarante à quarante-cinq ans, brun, sérieux, qui achève sa phrase en disant :

DURTAL

Peut-être le plus grand.

Il s'adresse à un homme grand et mince qui se tient en face de lui en fumant une longue cigarette plate. C'est son ami Des Hermies, qui lui dit :

DES HERMIES

Un vrai mystique, en tous les cas.

DURTAL

Du mysticisme au satanisme, il n'y a qu'un pas.

DES HERMIES

Et vice-versa. Mais n'oublie pas son orgueil.  
" Nul au monde n'a jamais fait et ne pourra jamais faire ce que j'ai fait ". Il a dit ça.

DURTAL

On peut avoir l'orgueil d'égaliser, par ses crimes, les vertus d'un saint.

DES HERMIES

Oui, quand il est impossible d'être un saint.

DURTAL

Ajoute l'alchimie, la démonomanie, une curiosité ardente, des dépenses folles...

DES HERMIES

Tu es du pain sur la planche. Tu auras fini quand ?



DES HERMIES

Se mettre dans la peau d'un homme du quinzième siècle, savoir ce qu'il pensait, ce qu'il sentait, ce doit être assez difficile.

DURTAL

Impossible. Sa vision du monde était absolument différente. Il faisait partie d'un tout, d'un système, d'une foi unique.

DES HERMIES

Epoque délicieuse et exquise... Tu as  
Epoque douloureuse et exquise...

DES HERMIES

Moins sollicité par l'extérieur.

DURTAL

Plus replié, beaucoup plus attentif à lui-même.

DES HERMIES

Epoque délicieuse et exquise...  
Epoque douloureuse et exquise...

*Ici une orgie pour montrer  
la vie somptueuse de l'église*



INT. APPARTEMENT MODERNE. NUIT.

Une autre famille, qui se compose du même nombre de personnes, est réunie, le soir, en face de la télévision.



vue. Bousculés par les passants, ils poursuivent leur dialogue en ne jetant qu'un coup d'œil rapide, au passage, au tohu-bohu qui suit l'attente.

*Une dialogue devra surgir  
comme conversationnel  
abrupte. Les deux abrupte.*

DURTAL

Se mettre à la place dans la peau d'un homme du quinzième siècle, savoir ce qu'il pensait, ce qu'il sentait, c'est impossible.

DES HERMIES

Il n'était jamais seul.

DURTAL

Oui, sa vision du monde était différente. Il faisait partie d'un tout, d'une pensée, d'une foi unique.

DES HERMIES

C'était une époque terrible et délicieuse.  
*douloureuse et exquise*

INT. CABANE PAY-SANS. SOIR .

*Voix D.H.  
L'homme riche  
pas solitaire  
continuellement  
par l'extérieur  
voient avec  
qui même*  
Une famille paysanne du Moyen-âge est réunie, le soir, autour de la cheminée où brûle un maigre feu de bois. Il y a là le père, la mère, une vieille femme vêtue de noir qui laisse glisser un chapelet entre ses doigts et trois enfants qui ont de six à quinze ans.

La cabane est très pauvre, mal protégée du vent qu'on entend souffler au dehors et qui rabat la fumée dans l'âtre l'âtre. Dans le fond, séparée par une simple barrière en bois, on aperçoit une chèvre.

Un chien est endormi, couché en rond, sur le bord de la cheminée.

Un enfant attise le feu en silence. Une bûche crépite.

Les autres ne bougent pas. Ils ne font rien. Les lueurs du feu dansent sur leurs visages calmes, sereins, pensifs.

INT. APPARTEMENT MODERNE. SOIR.

*aujourd'hui  
c'est différent  
le sentiment  
vertiges etc*  
Une autre famille, qui se compose du même nombre de personnes, est réunie, le soir, en face de la télévision.



On les voit tous les six, de dos, regardant dans une immobilité absolue un message publicitaire. Il s'agit d'une nourriture pour chats. On explique au'elle est excellente.

Une bonne entre pour débarrasser la table, où sont encore les restes du repas du soir. Elle tient un plateau à la main.

Elle s'arrête brusquement. Son attention est comme captée, aimantée par le récepteur. Elle reste immobile elle aussi, bloquée dans son mouvement.

Personnne bouge. La lueur du poste danse sur leurs visages vides, hagards, hypnotisés.

INT. CHEZ DURTAL. SOIR.

Nous revenons sur les deux hommes, dans l'appartement de Durtal, au moment où celui-ci dit :

DURTAL

Aujourd'hui chacun s'efforce de s'oublier, de sortir de soi.

DES HERMIES

Et on l'y encourage.

Feuilletant les papiers de son ami, il lui demande :

DES HERMIES

Tu as du pain sur la planche. Tu auras fini quand ?

Durtal répond par un geste vague.

DES HERMIES

Allez, viens, je t'emmène dîner chez des amis qui te plairont.

DURTAL

Chez qui ?

DES HERMIES

Tu verras bien.



Durtal répond par un geste vague.

On sonne à sa porte. Un peu étonné, il se lève et va ouvrir. Il se trouve en présence d'un vieil homme essoufflé, le père Rateau, qui est son concierge. Il tient à la main un bouquet de fleurs et une enveloppe.

PERE RATEAU

Bonsoir, monsieur Durtal. On a apporté ça pour vous.

DURTAL

Qui ?

PERE RATEAU

Un garçon de courses.

DURTAL

Merci. Donnez.

Il lui prend des mains le bouquet et la lettre, qu'il commence à décacheter. Voyant que le vieil homme reste là, curieux, il lui donne une pièce de monnaie, pour se débarrasser de lui.

DURTAL

Tenez.

PERE RATEAU

Je viens nettoyer demain ?

DURTAL

Non, non, plus tard. Ca peut attendre.

PERE RATEAU

Bonsoir, monsieur.

Il se retire en refermant la porte. Durtal achève de décacheter la lettre en disant à Des Hermines :

DURTAL

Quand il a fini de faire le ménage, il y a encore plus de poussière qu'avant.

DES HERMINES

Mais c'est très bon, la poussière. C'est le velours des choses, la plus fine du temps, de l'oubli...

Voyant que Durtal respire le parfum de la lettre qu'il vient d'ouvrir :



DES HERMIES

INT. CAFE DURTAL. SOIR

Quel parfum ?

DURTAL

Héliotrope.

Durtal parcourt des yeux la lettre, pendant que Des Hermies remarque :

DES HERMIES

Une femme qui t'envoie des fleurs, c'est le monde à l'envers.

DURTAL, lisant

"... je viens de lire votre dernier livre... "

DES HERMIES

... paru il y a deux ans ...

DURTAL, lisant

"... voulez-vous qu'une de vos soeurs en lassitude vous rencontre, un soir, à l'endroit que vous désignerez ... "

(il répète)

Une de vos soeurs en lassitude ... Bah...

~~Agnès~~ Il froisse la lettre et la jette dans sa corbeille à papiers pendant que Des Hermies ajoute :

DES HERMIES

Très pâle, cinquante ans, de grandes réserves de tendresse ...

Il est interrompu par une violente explosion qui retentit dans la rue, faisant trembler les vitres.

Les deux hommes se précipitent à la fenêtre, l'ouvrent, se penchent pour regarder.

EXT. RUE DURTAL. SOIR.

L'explosion a dévasté un café, un peu plus loin dans la rue. On voit des flammes qui s'élèvent, une colonne de fumée.

Des gens courent affolés dans tous les sens, poussent des cris. Certains, blessés, sortent en titubant de l'intérieur du café.



INT. CHEZ DURTAL. SOIR .

Des Hermies et Durtal regardent un instant par la fenêtre, puis ils s'écartent. Pendant quelques secondes ils restent silencieux. Durtal, qui tient encore le bouquet de fleurs à la main, le jette sur un fauteuil. Puis il dit à voix basse :

DURTAL

On tue n'importe où, n'importe comment...

DES HERMIES

Au Moyen-âge, tout ça n'existait pas. On ne connaissait pas la nitroglycérine.

DURTAL

Il y avait autre chose.

DES HERMIES

Allez, viens, je t'emmène dîner chez des amis. Ils nous attendent.

DURTAL

Chez qui ?

DES HERMIES

Tu verras bien.

Durtal referme sa fenêtre, éteint les lumières. Ils sortent.

EXT. RUE DURTAL. SOIR .

Une dizaine d'agents de police maintiennent les badauds à distance, tout autour du café où la bombe a explosé.

Au milieu d'une cohue générale, des brancardiers commencent à transporter des victimes, morts ou blessés, vers les ambulances qui attendent.

La rue est pleine d'un immense vacarme : cris des blessés, coups de sifflet des agents, klaxons des automobiles bloquées dans la rue, hurlements des sirènes de police, cornes spéciales des ambulances.

Côte à côte, Durtal et Des Hermies s'avancent malaisément dans la



foule. Sans dire un mot, mêlés à d'autres badauds, ils regardent.

On entend soudain un coup de sifflet très fort.

Durtal, Des Hermies et les autres passants se retournent.

Ils voient une vingtaine d'agents de police, en tenue d'intervention - casque, visière moyennageuse, bouclier, matraque - qui foncent, en une masse compacte, pour dégager la rue.

Sans hésiter, Durtal et Des Hermies s'éloignent en courant.

EXT. SAINT-SULPICE. NUIT.

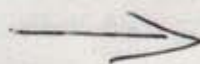
Les portes, puis la façade et enfin les tours carrées de l'église saint-Sulpice.

*Encore essouffés arrivent Durtal et Des Hermies*

On entend sonner les cloches.

INT. CLOCHER SAINT-SULPICE. SOIR.

Retenu par les mains à deux crampons de fer, un homme se balance au-dessus du vide. Avec l'une de ses jambes, il fait culbuter l'une des deux pédales en bois qui actionnent la cloche.



DES HERMIES

Bonsoir, monsieur Carvain.

CARVAIN

Vous êtes les bienvenus. Allons, arrangeons-nous. Mettons-nous autour de la table.

MARIE CARVAIN

Ca va être prêt.

Durtal s'assoit en jetant un coup d'œil autour de lui. C'est une grande pièce voûtée, taillée en pierres grises, coquilles, couverte par un mochant tapis et simplement meublée : une table ronde de bois à manger, de vieux fauteuils, un petit buffet couvert de faïence bretonne, une petite bibliothèque avec une cinquantaine de livres.



9

Le sonneur est un homme d'au moins soixante ans. Il porte une chaude houppelande et une casquette. Son visage est très blanc, orné d'une moustache grise. Ses yeux sont bleus, proéminents. Il s'appelle Carhaix.

Secouée par le fracassant éclat des coups, il semble que toute la tour de l'église tremble.

Quand il a terminé, l'homme remet les pédales en place et commence à descendre. Nous le suivons un instant dans les escaliers de la tour, au milieu des échafaudages gigantesques, des assemblages de poutres, de moëllons, des puits sombres, apparemment sans fin.

Arrivé au premier étage de la tour de l'église, il pousse une porte et traverse une immense remise pleine de statues de saints mutilées, amputées d'un bras ou d'une jambe.

En traversant cette remise, il enlève sa houppelande.

Il ouvre une autre porte et se trouve chez lui.

#### INT. CHEZ CARHAIX- SOIR.

*qui viennent d'arriver*  
Des Hermies et Durtal sont déjà là, en compagnie d'une femme âgée qui est l'épouse du sonneur. Carhaix sourit en les apercevant et dit en accrochant sa houppelande et sa casquette à un cintre :

#### CARHAIX

Ah ! Vous êtes là ! Monsieur Durtal, j'ai lu vos livres, je suis content de vous connaître.

( à Des Hermies )

Bonsoir, docteur.

#### DES HERMIES

Bonsoir, monsieur Carhaix.

#### CARHAIX

Vous êtes les bienvenus. Allons, asseyons-nous. Mettons-nous autour de la table.

#### MADAME CARHAIX

Ca va être prêt.

Durtal s'assied en jetant un coup d'oeil autour de lui. C'est une grande pièce voûtée, taillée en pleine pierre, carrelée, couverte par un méchant tapis et simplement meublée : une table ronde de salle à manger, de vieux fauteuils, un petit buffet couvert de faïences bretonnes, une petite bibliothèque avec une cinquantaine de livres.



Madame Carhaix apporte un pot-au-feu qu'elle commence à découper, tandis que le sonneur demande en s'asseyant :

CARHAIX

Et cette explosion ? Il y a eu des morts ?

DES HERMIES

Sûrement. C'était dans un café.

MADAME CARHAIX

Quelle horreur.

CARHAIX

Le monde se déchire comme un vieux tissu sur lequel on tire de tous les côtés. Moi, je ne descends jamais, les rues d'en-bas m'ennuient.

MADAME CARHAIX

Et moi qui n'aime que la campagne. Je ne suis jalouse que de ses cloches. Allez, tendez-moi vos assiettes.

Durtal, qui est placé à côté d'elle, tend son assiette. Elle le sert en lui disant : et il lui dit :

MADAME CARHAIX DURTAL

Vous êtes bien ici.

MADAME CARHAIX

Pas si bien que ça. C'est si grand, et si difficile à chauffer. Et toutes ces marches à monter... Vous prendrez un anchois et un peu de beurre avec votre viande.

CARHAIX

Et aussi des choux rouges confits. Vous voulez du cidre ? ou de l'hypocras ?

DURTAL

Vous avez de l'hypocras ? Avec plaisir.

CARHAIX

Bien sûr. C'est moi qui le fais. Tenez, goûtez-le. S'il vous plaît, je vous donnerai la recette. Il vient de chez ma femme.

Il sert à Durtal un verre de cidre d'hypocras. Durtal le goûte et l'appré-



cie. Madame Carhaix sert tout le monde. On commence à manger le pot-au-feu, qui a l'air délicieux. Très vite, il règne autour de la table une atmosphère franche, chaleureuse. Pourtant, après un ~~un~~ moment, le sonneur dit avec une certaine tristesse :

CARHAIX

Ah, monsieur Durtal, le docteur Des Hermies a dû vous le dire, c'est fini, les cloches. Nous ne sommes plus à Paris que deux accordants.

DURTAL

Mais pourquoi ?

CARHAIX

Personne ne se soucie d'apprendre un ~~un~~ métier qui rapporte de moins en moins. Il y a des prêtres qui ne se gênent pas, faute de sonneurs, à racoler des soldats dans la rue. Le résultat, c'est la gouille. Et je vais vous dire, monsieur Durtal : dans le quartier, il y a même des imbéciles que ça dérange ~~un~~ ! Ils protestent ! Ils signent des pétitions !

DURTAL

Celle que vous sonnerez à notre arrivée avait un son magnifique.

CARHAIX

C'est parce qu'elle est vieille. Les cloches s'affinent en vieillissant, comme le vin.

Elles sont moins vertes. Vous préparez un autre livre ?

Des Hermies tend le pot d'hypocras à Durtal :

DES HERMIES

Un peu plus d'hypocras ?

DURTAL

Où - Sur le Moyen-Age -

Je veux bien, c'est une merveille.

DES HERMIES CARHAIX

Ah ! Le Moyen-Age avait du bon... à sourire ?



Mme CARHAIX

Les gens avaient leurs souffrances, comme toujours.

DES HERMIES

Comme aujourd'hui.

CARHAIX

Oui, mais aujourd'hui les gens ne vivent qu'à l'extérieur, vous le savez bien.

Durtal et Des Hermies approuvent le sonneur, qui continue :

CARHAIX

Autrefois, monsieur Des Hermies, on savait rester seul avec Dieu. Et les cloches vous y aidaient. C'était la véritable musique de l'Eglise, elles parlaient, elles annonçaient tout, elles disaient l'état d'âme de tout un village, de toute une ville !

EXT. CAMPAGNE. JOUR.

---

Une cloche bat le tocsin.

Dans le lointain, on voit brûler une ferme. Nous sommes au Moyen-Age. Des paysans et des paysannes, abandonnant leurs travaux, se précipitent vers l'incendie en portant des seaux d'eau qu'ils puisent à un ruisseau.

EXT. CHAMP. JOUR.

---

On entend une autre cloche, qui remplace le tocsin, et qui sonne sur un rythme très particulier : la sonnerie d'agonie.

Deux femmes, toujours au Moyen-Age, en train de glaner dans un champ, se relèvent et se regardent, étonnées.

PAYSANNE

Tiens... Qui est en train de mourir ?



PAYSANNE

REV. PLAIN VILLAGE, JOUR.

Ce sera le petit Jusseume. Il a été piqué  
par une mouche bleue, ce matin, avant-hier.

Elles hochent la tête, se signent et se remettent au travail.  
La cloche d'agonie continue un instant.

petite place d'implantation, en provenance de la famille. Sans aucun doute, on  
se voyait-ils. Une vingtaine de personnes sont là, pour assister à  
l'enterrement.

Trois prêtres officient. Un d'eux prend une pelote de laine dans  
un édicule qu'on lui tend, et il y passe les centes sur le corps de  
défunt, qui est un jeune garçon.

On aime le caractère de l'homme et la promesse d'un monde meilleur  
viatique.

Assistants la scène du mort, qui est entouré par ses sœurs et par sa  
fille, on voit à se battre la poitrine et à uriner, en suivant le cercueil  
que tirent deux mulets :

LA MÈRE

Mon fils, toi qui es si vaillant, si  
courageux ! Tu ne lâches rien ! Qu'est-  
ce que je vais faire maintenant ? Où irai-  
je ?

La voix s'efface tandis que le cortège s'éloigne.

REV. CLOCHER, JOUR.

Dans un clocher, des cloches sonnent à toute volée.

INTEV. JOUR.

Cette somnolence glorieuse coïncide avec l'image d'un tableau ancien  
représentant un Christ ressuscité, du Christ encore transfiguré, illu-  
miné, triomphant.

REV. CHATEAU, NUIT.

La dernière gloire s'efface peu à peu dans  
...Une nuit claire, un ciel rempli d'étoiles.

Les murs d'un château féodal, entouré de douves.

Plusieurs paysans marchent le long des fossés. Ils tiennent un bâton  
à la main.



EXT. PLACE VILLAGE. JOUR.

*La cloche d'agonie fait place aux coups sourds et lents d'un glas.*  
~~Le tocsin a fait place à un glas.~~

Un cercueil encore ~~ouvert~~ ouvert est disposé devant l'église, sur la petite place d'un village, en présence de la famille. Nous sommes toujours au Moyen-Age. Une vingtaine de personnes sont là, pour assister à l'enterrement.

Trois prêtres officient. Un d'eux prend une poignée de cendres dans un récipient qu'on lui tend, et il verse les cendres sur le corps du défunt, qui est un jeune garçon.

On cloue le couvercle du cercueil et la procession s'ébranle vers le cimetière.

Aussitôt la mère du mort, qui est soutenue par sa soeur et par sa fille, se met à se battre la poitrine et à crier, en suivant le cercueil que tirent deux mulets :

#### LA MERE

Mon fils, toi qui me ~~faisais vivre~~ ! faisais vivre ! Tu me laisses seule ! Qu'est-ce que je vais faire maintenant ? Pourquoi es-tu parti ?

Sa voix s'efface tandis que le cortège s'éloigne.

INT. CLOCHER. JOUR.

Dans un clocher, des cloches sonnent à toute volée.

INSERT. JOUR.

Cette sonnerie glorieuse continue sur l'image d'un tableau ancien représentant un Christ ressuscité, ou mieux encore transfiguré, illuminé, tout-puissant.

~~Terminé sous les drapeaux à la fin du tableau, vers page 76.~~

EXT. CHATEAU. NUIT.

*La sonnerie glorieuse s'épuise peu à peu sur...*  
 ...Une nuit claire, un ciel rempli d'étoiles.

Les murs d'un château féodal, entouré de douves.

Plusieurs paysans marchent le long des fossés. Ils tiennent un bâton à la main.



Dés que des coassements de grenouilles s'élèvent dans l'eau, ils frappent avec leurs bâtons, pour les faire taire.

*intention ! (j'ai appris que cela se faisait uniquement pendant la nuit qui suivait une noce) L.B.*

INT. CHAMBRE GILLES DE RAIS. SOIR

Une grande pièce du château de Tiffauges, mal éclairée par quelques chandelles et un feu de bois. Gilles de Rais est assis dans un fauteuil, le visage sombre, inquiet. A côté de lui se tient son trésorier.

En face d'eux, en silence, un marchand juif est en train d'examiner divers objets posés sur une table : des bijoux, des ciboires et des ostensoirs et aussi des manuscrits enluminés et reliés.

TRESORIER

Combien tu en donnes ?

MARCHAND JUIF

En gage, soixante écus. A l'achat...

GILLES

Soixante écus ! Pour ça !

Il se lève et s'approche du marchand qui recule, effrayé.

GILLES

Tu mériterais la potence. Va-t'en. Je n'ai pas besoin de toi.

Le marchand s'enfuit sans demander son reste. Gilles reste seul avec quelques domestiques et son trésorier. Il va se rasseoir dans son fauteuil, regarde les flammes.

GILLES

Il me faut de l'or.

On entend au dehors plusieurs coassements de grenouilles. Très irrité, Gilles demande :

GILLES

Mais qu'est-ce qu'ils font ?

TRESORIER

Ils font ce qu'ils peuvent, mais c'est le moment du frai.

Gilles regarde de nouveau les flammes.



GILLES

De l'or...

Le trésorier saisit une feuille de parchemin où divers actes sont consignés.

TRESORIER

Vous avez deux cent hommes de garde, plus de <sup>deux</sup> cent clercs, et chanteurs, des diacres, des enfants de chœur. Les plus beaux ornements, vêtements, une orfèvrerie sans pareille. Des dizaines de voyageurs mangent chaque jour à votre table...

GILLES

Il faut vendre Chateaumorant.

TRESORIER

Chateaumorant est hypothéqué. Saint-Etienne de la Mer Morte est vendu à Guillaume le Ferron. L'évêque d'Angers propose d'acheter votre fief de Fontaine-Milon. Mais il n'offre que...

GILLES

Vends-le.

Le Trésorier ouvre la bouche pour protester. A ce moment, Gilles de Sillé, cousin de Gilles de Rais, entre dans la chambre. Gilles de Rais le voit et dit à son trésorier :

GILLES

Va-t'en.

Le Trésorier se retire.

Gilles se lève, se rapproche rapidement de son cousin et lui demande à voix basse, avec anxiété :

GILLES

Alors ? C'est prêt ?

SILLE

Il attend.

Gilles de Rais sort aussitôt de la pièce, et son cousin le suit.

*Il faut s'étendre un peu ici sur l'évocation diabolique pour préparer la séquence suivante.*



EXT. BOIS. NUIT.

Les deux hommes s'avancent à cheval, au milieu de la nuit, dans un petit bois. Sillé, qui chevauche le premier, tend la main pour montrer quelque chose.

Ils voient une faible lumière, à quelque distance, et dirigent leurs montures vers cette lumière.

Ils mettent pied à terre auprès d'un homme vêtu d'un manteau noir sous lequel il porte une armure. Il tient une lanterne dans une main et une épée dans l'autre. A leur approche, il souffle la lanterne et leur demande :

L'EVOCATEUR

Personne ne vous a vus ?

SILLE

Personne.

L'EVOCATEUR

Et la donation ?

Sillé prend un sac suspendu à sa selle et le donne à l'homme. Celui-ci l'ouvre, y jette un coup d'oeil. On voit briller l'or d'un précieux ciboire.

L'homme referme le sac, le garde avec lui et dit :

L'EVOCATEUR

Attendez-moi ici. Je vous appellerai.

Il disparaît aussitôt dans les fourrés, son épée à la main.

Gilles de Rais et Gilles de Sillé son cousin restent seuls. Ils restent un instant silencieux, puis Gilles de Rais demande :

GILLES

Tu crois que le Diable ~~est~~ obéit à cet homme ?

SILLE

On dit qu'il l'a fait venir plusieurs fois.

GILLES

Et il lui a apporté de l'or ?



SILLE

Sans doute.

GILLES

Il faut qu'il vienne. J'ai absolument besoin de lui.

SILLE

Rassure-toi.

Tout à coup, au milieu des fourrés où l'évocat a disparu, on entend un cri, suivi presque immédiatement par des coups frappés sur du métal - une armure par exemple - et des hurlements de douleur.

Gilles veut s'élancer, mais son cousin le retient par le bras.

SILLE

Reste ici. Laisse-le.

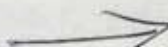
Les hurlements et les coups continuent pendant quelques secondes, puis font place à des gémissements.

Les fourrés s'écartent et l'homme réapparaît, le manteau déchiré, sans épée, tenant ses deux mains devant son visage, titubant.

Gilles de Rais et son cousin se précipitent pour le soutenir.

GILLES

Alors, parle ! Qu'est-ce qui s'est passé ?

HERAL

Comment était-elle ?

HERAL

Je ne l'ai vue que par la vue, la legs est morte. Elle portait des lunettes noires.

HERAL

Jeune ?



L'homme écarte ses deux ~~maines~~ mains, laissant voir son visage, qui est sanglant, comme lacéré par des coups de griffe.

L'EVOQUEUR

Il est venu... Il m'a sauté dessus... C'était lui... Il avait la forme d'un léopard....

INT. CHEZ DURTAL. JOUR.

Durtal est seul, à sa table de travail. Il achève d'écrire une ligne puis il lève les yeux vers son chat, qui est assis sur la table devant lui. Il le regarde et lui dit :

DURTAL

Il avait la forme d'un léopard. Et ça suffit pour aujourd'hui.

Il pose son stylo, dont il referme le capuchon, et entreprend de mettre de l'ordre dans ses papiers et ses livres, épars sur la table. Pour cela, il doit déranger son chat, auquel il dit :

DURTAL

Excuse-moi.

On sonne à la porte. Durtal se lève et va ouvrir.

Il se trouve en face du père Rateau, son concierge, qui tient un paquet à la main et qui lui dit :

RATEAU

On vient d'apporter ça pour vous.

DURTAL

Qui ?

RATEAU

Une dame, monsieur.

Durtal prend le ~~paquet~~ paquet et commence à le défaire tout en demandant :

DURTAL

Comment était-elle ?

RATEAU

Je ne l'ai pas bien vue. La loge est sombre. Elle portait des lunettes noires.

DURTAL

Jeune ?



RATEAU

Apparemment, monsieur.

Durtal achève de défaire le paquet et y trouve un sous-verre avec de très beaux papillons épinglés. Il y a aussi une enveloppe, la même que la première fois. Il pose les papillons sur sa cheminée en remarquant :

DURTAL

C'est quand même mieux que des fleurs.

Il ouvre l'enveloppe, non sans la respirer, et y trouve une feuille de papier.

Sur le papier, une simple phrase : Si vous voulez, attendez-moi chez vous à six heures.

Il reste un instant pensif, sans froisser la lettre. Entendant le père Rateau qui se retire, et qui se trouve déjà sur le pas de la porte, il lui demande :

DURTAL

Où allez-vous ? Vous ne faites pas le ménage ?

Plus tard, RATEAU

~~Non~~, monsieur. Aujourd'hui, j'ai mon match.

Il s'en va en refermant la porte derrière lui, laissant Durtal seul, indécis, la lettre parfumée à la main.

EXT. STADE. JOUR.

Un stade archi-plein.

Une partie de foot-ball vient de commencer.

Cinquante mille personnes hurlent, soufflent dans des trompettes, agitent des petits drapeaux multicolores, sifflent, jettent des bouteilles vides sur la pelouse.

INT. LOGE RATEAU. JOUR.

Le même match se poursuit sur un écran de télévision, accompagné par les commentaires ininterrompus du ~~la~~ speaker.

Le vieux père Rateau est assis devant son poste, les yeux fixes, la bouche entrouverte, totalement fasciné.



INT. CHEZ DURTAL. JOUR.

Dans sa salle de bain, Durtal achève de se raser, se passe sur le visage quelques gouttes de lotion, passe dans la chambre à coucher et ouvre le lit.

Puis, en enfilant sa veste, il vient dans la pièce où il travaille, range ses livres, enlève des papiers entassés sur le canapé.

Il regarde un instant ce canapé, approche un fauteuil et demande à son chat, qui le regarde :

DURTAL

Elle s'assiera ici ?...

( il s'assied sur le canapé )

Ou là ?

( il s'assied sur le fauteuil )

Il se relève, glisse un coussin sur le canapé, puis il demande encore à son chat :

DURTAL

Les bretelles, je les enlève ?

Oui, c'est mieux...

Il ôte son veston, enlève brusquement ses bretelles, puis il passe rapidement dans la chambre à coucher et referme le lit en disant :

DURTAL

Ca non, c'est un peu trop direct...

Il revient, jette un coup d'oeil à la pendule - il est presque six heures - ouvre un placard, dispose deux bouteilles et quelques verres sur un guéridon.

Le chat le suit des yeux dans tous ses mouvements.

On sonne.

Un dernier regard autour de lui et Durtal va ouvrir.

Une femme est debout sur le pas de la porte, immobile.

Durtal la reconnaît immédiatement et reste immobile, lui aussi. C'est une femme élégante, de trente ou trente-cinq ans, qui porte une jupe longue. Sans être d'une grande beauté, son visage



blanc, aux yeux clairs et mobiles, possède un charme évident.

Interdit, Durtal murmure :

DURTAL

Madame Chantelouve ? C'était vous ?

Mme CHANTELOUVE

Vous avez l'air désappointé.

DURTAL

Mais pas du tout.

Il s'efface pour la lui laisser le bout des lèvres, et referme la porte derrière elle.

Mme CHANTELOUVE

Vous n'avez pas pensé que ça pouvait être moi ?

Durtal

Mais non... Je vous ai vue seulement une fois, chez vous, l'année dernière...

Mme CHANTELOUVE

Et je n'aurais rien fait pour attirer votre attention.

DURTAL

Nous.  
( lui montrant le carnet )  
Laissez-vous. Désirez-vous prendre quelque chose ?

Au lieu de s'arrêter sur le carnet, qu'il lui désigne, elle prend place sur un autre siège, regardant l'étiquette d'une bouteille, elle demande :

Mme CHANTELOUVE

C'est... de Jerez ?

DURTAL

Oui.

Mme CHANTELOUVE

J'en veux bien une petite.



Il la sert pendant qu'elle DURTAL

Madame Chantelouve ?

Mme CHANTELOUVE

Vous avez l'air désappointé.

DURTAL

Certainement pas.

Mme CHANTELOUVE

Puis-je entrer un instant ?

Il s'efface pour la laisser entrer, en s'excusant du bout des lèvres, et referme la porte derrière elle.

Mme CHANTELOUVE

Vous n'aviez pas pensé que ça pouvait être moi ?

Durtal

Mais non... Je vous ai vue seulement une fois, chez vous, l'année dernière...

Mme CHANTELOUVE

Et je n'avais rien fait pour attirer votre attention.

DURTAL

Rien.  
( lui montrant le canapé )  
Asseyez-vous. Désirez-vous prendre quelque chose ?

Au lieu de s'asseoir sur le canapé, qu'il lui désigne, elle prend place sur un autre siège. Regardant l'étiquette d'une bouteille, elle demande :

Mme CHANTELOUVE

C'est de l'alkérés ? *du Jerez?*

DURTAL

Oui.

Mme CHANTELOUVE

J'en veux bien une goutte.



Il la sert pendant qu'elle ajoute :

Mme CHANTELOUVE

Les papillons vous ont plu ?

DURTAL

Beaucoup.

Mme CHANTELOUVE

Je suis venue me faire pardonner. Vous dire  
d'oublier ce qui s'est passé pour mon insistance.  
Vous demander d'oublier.

DURTAL

Que s'est-il passé ? D'oublier ?

Elle reste une seconde silencieuse, puis elle éclate brusquement de  
rire, pendant que Durtal repose la bouteille.

DURTAL

Pourquoi riez-vous ?

Mme CHANTELOUVE

Ce n'est rien, c'est nerveux. Ça me prend  
souvent dans les autobus.

Il approche un fauteuil et s'assied en face d'elle, assez près pour  
pouvoir lui prendre les mains en se penchant.

Mme CHANTELOUVE

Vous avez dû me prendre pour une exaltée.  
Pour une folle, peut-être. Vous êtes-vous  
demandé si je vous aimais ?

Il se penche vers elle pour répondre :

DURTAL

Ca me gêne d'être aimé. Je préfère aimer.  
Je préfère mieux aimer  
Je préfère  
Je préfère aimer à être aimé.

Evitant aussitôt son approche - il ne la touche pas - elle se  
lève et se met à marcher dans la pièce en disant :

Mme CHANTELOUVE

Je suis mariée à un homme très bon. Tout son  
crime est d'incarner le bonheur un peu fade  
qu'on a sous la main.

Elle s'arrête devant une gravure :



Mme CHANTELOUVE

Quel est ce saint ?

DURTAL

Je ne sais pas.

Mme CHANTELOUVE

Je demanderai à mon mari. Il écrit des vies de saints en ce moment. Des saints, pour la plupart, déplorablement sales. Saint Labre, Sainte Opportune, qui ne se lavait jamais.

Il se lève et vient auprès d'elle, mais elle l'évite et va se mettre de l'autre côté de la table de travail en disant :

Mme CHANTELOUVE

Je vous ai écrit, c'est moi la coupable et j'en souffre.

( soulevant les papiers sur la table )

Vous devez travailler, écrire de beaux livres. Vous n'avez pas besoin d'une écorchée dans votre vie.

DURTAL

Vous venez me voir pour la première fois et vous m'apprenez que tout est fini !

Il veut la rejoindre en tournant autour de la table, mais elle le fuit. Puis elle se retourne et l'arrête d'un geste :

Mme CHANTELOUVE

Arrêtez. Asseyez-vous là, derrière la table. Si vous bougez, je jure que je pars.

Comme il fait encore ~~un mouvement pour la suivre~~ un mouvement pour la suivre :

Mme CHANTELOUVE

Faites cela pour moi.

Il obéit. Calmée, elle feuillette d'un doigt ganté les pages écrites par Durtal.

Mme CHANTELOUVE

A quoi travaillez-vous ?

DURTAL

A Gilles de Rais.



Légèrement surprise, intéressée, elle lève ses yeux clairs et le regarde fixement pendant quelques secondes, sans dire un mot.

Durtal se lève. Elle fait un pas en arrière en disant :

Mme CHANTELOUVE

Il n'est donc pas possible d'être l'amie, rien que l'amie d'un homme ?

DURTAL

Non.

Mme CHANTELOUVE

Ce serait si bon de venir ici sans craindre de mauvaises pensées.

DURTAL

Vous êtes sûre ?

Elle ne répond pas, jette un coup d'oeil à sa montre et dit :

Mme CHANTELOUVE

L'heure passe, il faut que je rentre.

Elle se dirige vers la porte. Il l'advance, met la main sur la poignée et ouvre.

Mme CHANTELOUVE Mme CHANTELOUVE

Vous avez l'air bien pressé que je parte.

*Vous avez l'air bien pressé que je parte.*

DURTAL

Vous reviendrez ?

Mme CHANTELOUVE

Sans doute.

DURTAL

Quand ?

Mme CHANTELOUVE

Au revoir.

De sa main, très rapidement, elle effleure la sienne. En même temps elle se glisse dans l'entrebailllement de la porte et disparaît dans l'escalier.

Durtal referme la porte et s'y adosse en poussant un soupir. Il



fait quelques pas dans la pièce, s'arrête devant son chat qui vient de réapparaître et lui dit :

DURTAL

Elles sont <sup>stupéfiantes</sup> ~~étonnantes~~, les femmes.

Puis il ôte son veston, le laisse tomber sur le canapé, va s'asseoir à sa table et se remet au travail.

EXT. CAMPAGNE. JOUR.

Deux hommes à cheval, au Moyen-Âge, s'avancent sur un petit chemin de la campagne poitevine. Ils tirent derrière eux un mulet chargé de bagages.

L'un de ces hommes est Blanchet, ce prêtre qui est au service de Gilles de Rais.

L'autre est un jeune homme d'une vingtaine d'années, aux cheveux noirs et aux yeux brillants. Il s'appelle Francesco Prelati, il est Italien.

A un détour du chemin, Blanchet montre à son compagnon de voyage les tours d'un château qui s'élèvent dans le lointain.

EXT. CHATEAU. JOUR.

Le pont-levis est baissé, Les deux cavaliers le franchissent, croisant au passage quelques paysans qui sortent du château, et qui jettent des regards curieux au nouveau venu.

EXT. COUR DU CHATEAU. JOUR.

Ils arrivent dans la cour du château et mettent pied à terre. Un valet vient s'emparer des montures pour les conduire aux écuries. Deux autres s'occupent à dénouer les courroies qui retiennent les bagages de l'Italien, sur le dos du mulet.

Autour d'eux, c'est l'agitation ordinaire du château, des hommes d'armes qui passent, des lavandières qui frappent sur le linge, des chevaux qu'on étrille au soleil, des maçons qui réparent un pan de mur éboulé. Mais il y a moins de monde qu'au début - La richesse de Gilles s'effrite -

Seria mejor  
mucho gente  
Gilles es mas  
gente



Sillé apparaît à une porte. Il voit Prelati, se dirige vers lui et le prend par le bras pour le conduire aussitôt à l'intérieur du château.

INT. ESCALIER CHATEAU. JOUR.

Les deux hommes gravissent un escalier dans lequel ils croisent deux hommes d'armes qui descendent.

Sillé ouvre une porte et fait entrer l'Italien.

INT. CHAMBRE GILLES. JOUR .

Accompagné au luth par une jeune fille ~~vêtue de blanc~~ vêtue de blanc, un jeune garçon d'une douzaine d'années, qui fait partie de la collégiale, chante une mélodie.

Gilles, qui est prostré dans son fauteuil devant son feu, se retourne en entendant la porte s'ouvrir. Quand il voit Prelati, il se lève et va à sa rencontre. Il a l'air heureux de le voir.

GILLES

C'est toi, ~~François~~ Prelati ?

PRELATI

Francesco Prelati, de Florence, Oui, Monseigneur.

Il s'incline respectueusement devant Gilles.

GILLES

Tu as l'air bien jeune. Tu as fait bon voyage ?

PRELATI

Un peu ~~froid~~ long.

GILLES

Assieds-toi et bois du vin chaud. Voici Henri et Poitou, mes pages.

Il le prend par le bras pour le conduire à la table où se trouve le vin. Les deux pages, qui ont de vingt à vingt-cinq ans, servent le vin, qui fume.



Gilles se tourne vers le jeune garçon qui chante et la jeune fille.

GILLES

Silence. Dehors, les deux.

Ils se taisent aussitôt et sortent discrètement, rapidement.

GILLES

A ta santé, François. Tous mes espoirs sont sur toi.

Ils trinquent, puis ils font quelques pas côte à côte en s'éloignant de la table.

PRELATI

Qu'est-ce que vous voulez, Monseigneur ?

GILLES

Science, puissance et richesse. Surtout la richesse. Il me faut de l'or, des chariots pleins d'or.

PRELATI

Vous avez essayé de transmuter le plomb ?

GILLES

Beaucoup ont essayé, ici. Peine perdue.

PRELATI

Et quoi d'autre ?

Gilles le regarde un instant en silence avant de répondre :

GILLES

J'ai essayé de le faire venir. Lui, ou un de ses princes. Mais mes enchanteurs sont des charlatans.

PRELATI

C'est un maître exigeant.

GILLES

Tu l'as vu, toi ?

Prelati hoche doucement la tête.



GILLES

Il est comment ?

M. CHATEAU. JOSE.

PRELATI

Avec moi, il vient sous la figure d'un beau jeune homme. Il s'appelle Barron.

GILLES

Qu'est-ce qu'il demande ?

PRELATI

Ni votre âme, ni votre vie. Mais il aime le sang.

GILLES

Il en aura.

PRELATI

Pas seulement du sang de coq ou de pigeon. C'est le sang humain qui lui est précieux. Il lui faudra peut-être quelque membre d'un jeune garçon.

GILLES

Il l'aura.

Prelati est légèrement étonné par les affirmations catégoriques et immédiates de Gilles. Il demande, en montrant Sillé et les autres :

PRELATI

Ici ?

GILLES

Oui, ici, François Prelati. Ne te fais aucun souci. Jamais homme vivant ne pourra savoir ce que je fais.

Il le prend par le bras pour le <sup>ramener</sup> reconduire à la table.

GILLES

Reprends du vin. On va te conduire à ta chambre, tout près d'ici.

Poitou et Henriët resservent du vin. Tout le monde boit.



*que la scène se passe dans le jardin et présente le château*

EXT. CHATEAU. JOUR.

Une quinzaine de pauvres, hommes femmes et enfants, s'approchent des murailles du château de Gilles de Rais, Ils sont misérablement vêtus, la plupart vont pieds nus, certains ont des béquilles, des plaies.

*revient de la chasse et s'approche du château.*

Gilles se tient en haut des remparts et les regardent s'approcher. Sillé et Poitou se tiennent auprès de lui.

*se dirigent vers lui /*  
Les mendiants s'arrêtent au pied des remparts, de l'autre côté des douves et, levant leurs mains vers le seigneur, commencent à demander la charité.

#### LES MENDIANTS

Donne, Seigneur ! Au nom du Christ, de la Sainte Vierge Marie sa mère et de Saint Gilles ton patron ! La charité, car nous avons froid et mourons de faim !  
Donne, Seigneur !

Gilles fait un geste à Poitou qui jettent quelques pièces en direction des mendiants. Ils se battent pour s'en emparer. Une pièce est tombée dans l'eau du fossé. Plusieurs d'entre eux plongent pour essayer de l'attraper.

Pendant ce temps, Gilles les examine attentivement.

Il voit un jeune garçon d'une dizaine d'années, vêtu de hardes, qui est en compagnie de sa mère.

Gilles fait un signe à Sillé en lui montrant l'enfant, qui se bat au milieu des autres. Sillé le repère et l'appelle :

#### SILLE

Hé ! Toi ! Le petit blond ! Oui, toi !  
Ecoute un peu !

L'enfant s'arrête, se redresse, regarde vers le haut des remparts.

Gilles de Rais et son cousin Sillé l'examinent. Ils échangent un regard. L'enfant leur plaît.

Gilles se penche par-dessus les remparts et crie à l'adresse de l'enfant :

#### GILLES

Va par là ! on va t'ouvrir la porte et te laisser entrer !



La mère de l'enfant veut dire quelque chose :

LA MERE DU PAUVRE

Mais, Seigneur, il n'a que...

GILLES

Tais-toi. Je ferai de lui un de mes pages. Et s'il sait chanter, il chantera. Tiens, attrape !

Il lui lance deux pièces d'argent que la femme ramasse aussitôt, sans que les autres mendiants osent intervenir.

LA MERE DU PAUVRE

Merci, merci, Seigneur ! Par la Sainte Vierge Marie ...

Gilles l'interrompt en faisant un geste à l'enfant :

GILLES

Allez, entre ! Par là !

Le pont-levis s'abaisse, la porte du château s'ouvre.

Lentement, jetant autour de lui des regards émerveillés, l'enfant, en haillons traverse le pont et pénètre dans la cour du château, suivi par les trois cavaliers.

~~EAT. COUR CHATEAU. JOUR.~~

*Intéressant, l'entrée soudaine, émerveillée du jeune garçon en traversant le pont sur les drapeaux. L'ironie insolente.*

~~Les valets, les servantes, les hommes d'armes, pour un instant immobilisés, regardent en silence l'enfant qui entre dans la cour.~~

~~Derrière lui, les portes se referment.~~

INT. CHAMBRE GILLES. SOIR.

Gilles est seul avec Prelati dans sa chambre. C'est le soir. Debout près de la cheminée où brûle un grand feu, Gilles mange un pilon de volaille qu'il tient avec ses doigts.

Près de lui le jeune Italien est en train de broyer des feuilles dans un mortier. Il en prend un peu sur le bout du doigt, le pose sur l'extrémité de sa langue et le recrache aussitôt. Cela semble très amer.



- d'hypocrites

Pour faire passer le goût, il boit une gorgée de vin, puis il dit en se remettant au travail :

PRELATI

Moi, je ne m'intéresse pas aux esprits inférieurs, ~~aquatiques, aériens, lucifuges.~~ ~~J'ignore les larves souterraines.~~ Je traite directement avec les puissances. ~~Mais~~ Et je te l'ai dit : elles aiment le sang chaud des enfants.

GILLES

Mais il viendra sûrement ?

PRELATI

Il viendra. Mais ~~c'est le sacrifice dernier.~~ Ton âme sans doute sera perdue.

Gilles jette dans le feu ce qu'il reste de son os.

GILLES

Ma jeunesse fut mal gouvernée. On m'a ~~laissé sans frein, je faisais ce qui me plaisait.~~ Depuis le commencement j'ai commis de grands, d'énormes crimes.

PRELATI

Dans quelle intention ?

GILLES

Pour mon plaisir, et selon ma volonté, j'ai fait tout le mal que je pouvais. ~~Il n'est personne sur la planète qui ose ainsi faire.~~ Et pourtant Dieu me pardonnera.

PRELATI

Certains disent ~~qu'il y a des crimes~~ que ce crime est impardonnable. ~~que le pacte que je te propose est impardonnable.~~

GILLES

J'ai besoin de cet or, François.

Une porte s'ouvre et Poitou, l'un des deux pages favoris, apparaît.

Gilles lui jette un coup d'oeil.

Poitou se contente de hocher la tête, sans entrer dans la pièce.



Gilles se dirige vers la porte et avant de sortir il dit à Prelati :

GILLES

Va te préparer.

Il sort à la suite de Poitou, laissant l'italien seul, le regard fixé sur la porte ouverte.

PIECE

INT. CHATEAU DU CHATEAU. SOIR.

A demi-nu, le jeune mendiant que nous avons vu pénétrer dans le château est attaché à une corde. Cette corde est passée autour de son cou et la pointe de ses pieds touche à peine le sol. Il a les deux mains liées derrière le dos.

A demi inconscient, presque étouffé, il gémit très faiblement. La corde est attachée à un crochet en fer qui est fixé au plafond de la chambre pièce.

C'est une grande pièce voûtée, obscure et humide

Il y a là Gilles de Sillé, Roger de Bricqueville - un autre des familiers de Gilles de Rais - et le page Henriot. Ils sont en train de tourmenter l'enfant quand la porte s'ouvre.

Accompagné de Poitou, Gilles de Rais entre. D'un coup d'oeil il voit toute la scène, il sourit légèrement, puis il s'approche de l'enfant suspendu en disant : *faisant semblant de se mettre en colère :*

GILLES

Mais qu'est-ce qui se passe ici ?

Personne ne répond. Il saisit la corde qui tient l'enfant et la laisse filer. L'enfant pose entièrement ses pieds sur le sol et reprend son souffle.

Gilles lui sourit, lui pose une main sur les épaules et lui dit très aimablement :

GILLES

Qu'est-ce qu'on te faisait, hein ?  
Qu'est-ce qu'ils voulaient, ces gens méchants ?

L'enfant murmure d'une voix encore mal assurée :

L'ENFANT PAUVRE

Je ne sais pas, Seigneur...



Gilles poursuit en lui caressant doucement les cheveux :

GILLES

Tu es beau comme un ange. Peut-être ils voulaient simplement s'amuser un peu ? Mais n'aie pas peur, maintenant, ne tremble plus. Oui, ce sont des gens très méchants, mais tu vas voir, ils m'obéissent.

Il se retourne et commande aux autres :

GILLES

Allez, reculez ! Encore ! Mettez-vous à genoux !

Sillé, Bricqueville et les deux pages obéissent. Gilles dit alors à l'enfant :

GILLES

Tu vois ? Ici, c'est moi qui commande.

*Sillé tremble encore.*  
L'enfant ébauche un timide sourire. Gilles tourne lentement autour de lui, s'assied et le fait asseoir sur ses genoux. Il lui parle avec tendresse.

GILLES

Tu as des yeux clairs comme le ciel. Si tu veux, je te rendrai à ta mère. Sinon, tu resteras ici, je te donnerai tout ce que j'ai... Attends, que je brise ces liens...

Sa main saisit une dague et d'un coup sec il brise les cordelettes qui maintenaient les poignets de l'enfant.

Celui-ci se retourne vivement et jette ses bras autour du cou de Gilles, pour le remercier. ~~Il l'embrasse.~~

Les yeux de Gilles sont posés sur une petite veine qui bat au cou de l'enfant. Il murmure :

GILLES

Tu es avec moi... Tu n'as plus peur maintenant, je le sens... Embrasse-moi...

Il embrasse l'enfant.

Et cependant sa main, qui tient la dague, remonte lentement vers la gorge du jeune mendiant.



INT. CAVE DU CHATEAU. SOIR.

Prelati et Eustache Blanchet sont seuls dans une des grandes caves du chateau, en pleine nuit. La longue pièce voûtée, où l'on aperçoit, dans les coins, de vieux harnais, des fagots de bois, est humide et sombre.

Elle n'est éclairée que par deux chandelles plantées à même le sol.

Avec la pointe d'un poignard, Prelati est en train de tracer un cercle sur le sol en terre. Divers petits sacs sont alignés sur le sol, tout près de Blanchet, qui regarde l'Italien avec une visible appréhension.

Quand Prelati a terminé de tracer son cercle, il dessine, toujours avec la pointe du poignard, quelques figures énigmatiques, qui ressemblent à des blasons, à l'intérieur de ce cercle. En même temps il dit à voix basse à Blanchet :

PRELATI

Ici, la myrrhe... Là, un peu plus loin, une pincée d'aloès...

Blanchet lui obéit, prend le contenu des petits sacs et le dispose suivant les indications de Prelati.

PRELATI

Ma poudre verte sur les charbons...

Un petit brasero est posé tout près du cercle. Blanchet verse sur les charbons un filet de poudre verte, qu'il prend dans un autre sac. La fumée qui se dégage lui fait faire une grimace.

Prelati continue à tracer les figures dans le cercle en ajoutant :

PRELATI

Ne prononce ni le nom du sauveur, ni celui de sa mère...

Blanchet hoche la tête sans répondre.

PRELATI

Et surtout, ne fais pas le signe de la croix, car nous serions en grand péril.

Profitant d'un instant où il se trouve dans le dos de l'Italien, Blanchet esquisse néanmoins, très vite, le signe interdit.



Soudain, d'un même mouvement, les deux hommes s'arrêtent et se redressent.

Ils entendent les pas d'un homme qui descend le long d'un escalier, Ils échangent un regard et attendent.

Une porte grince. Une haute silhouette sombre se devine, se rapproche. Quand elle entre dans la lumière des chandelles, on reconnaît Gilles de Rais.

Il tient devant lui un plateau recouvert d'un linge de soie. Sans pénétrer dans le cercle, il s'arrête en face de Prelati, qui, lui, est à l'intérieur du cercle. Il lui dit :

GILLES

J'apporte ce que tu m'as demandé.

Il soulève le linge et montre à Prelati ce qu'il y a sur le plateau : une main d'enfant, deux yeux, un coeur.

INT. CHEZ CARHAIX. JOUR.

---

Durtal et son ami Des Hermies achèvent de déjeuner chez Carhaix, le sonneur de Saint-Sulpice. Ils en sont au café et aux liqueurs, que madame Carhaix sert avec gentillesse.

Il y a un instant de silence, puis Des Hermies dit à Durtal :

DES HERMIES

Et naturellement, Belzébuth ne s'est pas montré ?

DURTAL

Naturellement, il ne s'est jamais montré. Prelati prétendait le voir quand il était seul.

DES HERMIES

C'était bien commode.

Mme CARHAIX

Et le monstre a continué à tuer ?

DURTAL



DURTAL

De plus en plus.

Mme CARHAIX

Il a tué combien d'enfants ?

DURTAL

Au moins cent cinquante. Tous les villages de la région se vidaient. Et le Diable ne daignait pas apparaître.

Un instant de silence autour de la table, sur laquelle  
Cecilia achève de rassembler les pièces du puzzle.

Cecilia boit une gorgée de liqueur. Les hommes profitent de ses  
longues cigarettes dans son sifflet. Durtal pousse machinalement une  
boulette de pain.

A la fin, Cecilia dit :

DURTAL

Quel nombre... Et dire que j'étais en France  
et il avait abîmé Jeanne d'Arc à sauver  
la France !

Mme CARHAIX

Pardieu de vous contredire, mais je ne suis  
pas sûr que Jeanne d'Arc ait été bonne  
pour la France.

DURTAL

Non ?

Mme CARHAIX

Non elle, l'Angleterre et la France ne  
conservèrent qu'un seul et puissant royaume.  
Nous sommes débarrassés de ces étreintes  
aux yeux vides, de ces abîmes  
d'ail, qui ne sont pas des Français mais  
des Italiens ou des Espagnols.

Elle allume sa cigarette, tire une élégante bouffée et ajoute :

Mme CARHAIX

Sans Jeanne d'Arc, plus de ces gens infatigables  
et perfides, de cette sacrée race latine  
que le Diable emporte !



CARHAIX

Tous ceux qui s'adressent à lui, le Malin les trompe.

DES HERMIES

A mon avis le Diable n'avait plus d'importance. Rien ne comptait que son plaisir, forcené, frénétique. Comme pour atteindre l'au-delà du mal.

DURTAL

Mais sans jamais perdre l'espoir qu'un ~~jour~~ ~~joy joy joy joy~~ jour Dieu lui pardonnerait.

Un instant de silence autour de la table, sur laquelle madame Carhaix achève de ramasser les miettes du repas.

Carhaix boit une goutte de liqueur, Des Hermies prend une de ses longues cigarettes dans son étui. Durtal pétrir machinalement une boulette de pain.

A la fin, Carhaix dit :

CARHAIX

Quel monstre... Et dire que dans sa jeunesse il avait aidé Jeanne d'Arc à sauver la France !

DES HERMIES

Pardon de vous contredire, mais je ne suis pas sûr que Jeanne d'Arc ait été bonne pour la France.

CARHAIX

Hein ?

DES HERMIES

Sans elle, l'Angleterre et la France ne formeraient qu'un seul et puissant royaume. Nous serions débarrassés de ces êtres aux yeux vernis, de ces mâcheurs d'ail, d'ail, qui ne sont pas des Français mais des Italiens ou des Espagnols.

Il allume sa cigarette, tire une élégante bouffée et ajoute :

DES HERMIES

Sans Jeanne d'Arc, plus de ces gens fanfarons et perfides, de cette sacrée race latine que le Diable emporte !



DURTAL

Encore le Diable ?

DES HERMIES

Encore et toujours.

A ce moment, la porte du logement des Carhaix est vigoureusement heurtée. Le sonneur et sa femme paraissent très étonnés.

CARHAIX

Mais qui a pu monter ?

Et comme on continue à frapper à la porte, il crie :

CARHAIX

Entrez !

La porte s'ouvre et apparaissent un capitaine de pompiers avec deux de ses hommes. Il salue très correctement.

CARHAIX

Que se passe-t-il ?

CAPITAINE POMPIERS

Madame, messieurs, désolé de vous déranger, mais vous devez descendre.

CARHAIX

Comment ?

CAPITAINE POMPIERS

~~Vous~~ Un coup de téléphone anonyme. Il y aurait une bombe quelque part dans l'église. Nous devons vous faire évacuer.

DES HERMIES

Quelqu'un a revendiqué ce geste ?

CAPITAINE POMPIERS

Pas pour le moment, monsieur. Au demeurant, c'est peut-être une blague, mais on ne sait jamais. Rappelez-vous le Sacré-Coeur de Montmartre, ~~et surtout Lisieux.~~

Pendant ces deux dernières répliques, Carhaix et sa femme ont enfilé, lui sa houppelande, elle un ~~manteau~~ manteau. Elle prend aussi un sac à provisions en disant :



cents vers le bas-de-chaussée.

MADAME CARHAIX

J'en profiterai pour faire mes courses. Comme ça, je ne descendrai pas deux fois.

J'ai qu'à aller dans le droit !

CAPITAINE POMPIERS

Un peu de hâte, s'il vous plaît. Nous devons fouiller partout.

Les quatre personnages sortent, ainsi que les pompiers.

INT. ESCALIERS EGLISE. JOUR.

Ils commencent à descendre le long de l'escalier. Carhaix, en mettant sa casquette, se plaint :

De l'avant de l'appareil, on voit sortir une colonne, que portent deux brancardiers. Sur la colonne, est allongé.

CARHAIX

Une bombe dans l'église... Quelle époque misérable, mon Dieu...

Un peu partout des pompiers spécialement équipés se répandent dans l'église. On entend la voix du capitaine qui donne des ordres à ses hommes :

INT. HALL AEROPORT. JOUR.

CAPITAINE POMPIERS

Le groupe trois, dans la tour nord ! Les autres avec moi !

Le hall principal de l'aéroport est rempli d'une foule dispersée.

Brusquement, énorme, très proche, si proche que les quatre personnages, instinctivement, baissent la tête, retentit le vacarme d'un énorme avion passant à basse altitude au-dessus de l'église.

Carhaix et Durtal se collent contre une des ouvertures donnant dans l'escalier, pour apercevoir l'avion.

Elle parvient enfin devant une passerelle qui indique, avec une flèche, l'emplacement des bagages.

EXT. CIEL PARIS. JOUR.

On voit l'imposant appareil, qui vole très bas, se s'éloigner rapidement au-dessus des toits de Paris.

INT. VESTIBULE AEROPORT. JOUR.

INT. ESCALIERS EGLISE. JOUR.

Carhaix et Durtal s'écartent de la fenêtre et reprennent leur des-



cente vers le rez-de-chaussée.

#### CARHAIX

Ils survolent Paris, maintenant ? Je croyais qu'ils n'avaient pas le droit !

#### DES HERMIES

~~Ils n'ont plus de place, ils font ce qu'ils peuvent.~~ *Un jour ils viendront se poser sur le clocher, comme des colombes -*

EXT. AEROPORT. JOUR.

L'énorme avion vient de se poser sur un aéroport. Les premiers passagers mettent pied à terre.

De l'avant de l'appareil, on voit sortir une civière, que portent deux brancardiers. Sur la civière, un homme est allongé.

Une ambulance vient se ranger près de l'appareil.

Une hôtesse en uniforme s'en va en courant en direction des bâtiments de l'aéroport.

INT. HALL AEROPORT. JOUR.

Le hall principal de l'aéroport est rempli d'une foule compacte, qui se s'écoule très difficilement. Des queues interminables devant chaque guichet, une cohue, un va-et-vient inextricable.

L'hôtesse essaye de se frayer un chemin dans cette foule, d'écarter les gens. Elle est visiblement pressée, mais elle avance très lentement.

Elle parvient enfin devant une pancarte qui indique, avec une flèche : Permanences spirituelles.

Suivant la flèche, elle s'engage dans un couloir où il y a un peu moins de monde.

INT. PIECE AEROPORT. JOUR.

Dans une pièce de petites dimensions quatre hommes sont assis. Un porte une djellabah et a un type arabe. Le second est un rab-



bin. Le troisième - col ~~dur~~ dur blanc, costume sombre, lèvres pin-  
cées - a quelque chose, de toute évidence, d'un pasteur protestant.  
Le dernier est un jeune prêtre aux cheveux bruns, d'une trentaine  
d'années.

Ils sont tous les quatre assis calmement. Le pasteur lit la Bible  
en laissant ses lèvres remuer doucement. Le prêtre dit son chape-  
let.

Quand la porte s'ouvre, aussitôt le rabbin fait un mouvement pour  
se lever. Mais l'hôtesse, qui vient d'apparaître, essoufflée, lui  
dit en lui faisant un signe de la main :

L'HOTESSE

Non, non...

Et se tournant vers le prêtre, elle ajoute :

L'HOTESSE

C'est un catholique.

Aussitôt le prêtre se lève, sans un mot, très calme. Il prend une  
petite <sup>valise</sup> ~~serviette~~ noire qui était glissée sous son siège, rejoint  
l'hôtesse qui l'attend sur le pas de la porte et sort avec elle.  
Le rabbin s'est rassis.

INT. COULOIRS AEROPORT. JOUR .

Ils s'avancent tous les deux le long d'un couloir, rapidement,  
et ils s'arrêtent devant la porte de l'infirmerie, que signale une  
croix rouge.

L'hôtesse frappe à la porte. Celle-ci s'ouvre aussitôt, laissant  
passer un médecin. En sortant, il échange un regard avec le prê-  
tre et lui fait comprendre qu'il n'y a plus beaucoup d'espoir.

Le prêtre entre dans l'infirmerie, seul.

INT. INFIRMERIE AEROPORT. JOUR.

Un homme d'une soixantaine d'années, au teint blafard, respirant  
avec une extrême difficulté, est allongé sur un lit, dans l'infir-  
merie.



Le prêtre, qui est en réalité un chanoine et s'appelle Docre, s'approche du lit, dépose sa <sup>valise</sup> serviette sur une table de chevet, l'ouvre et y prend des hosties dans une boîte en argent.

Le moribond, qui a entendu du bruit, entrouvre les yeux. Docre lui dit :

DOCRE

Vous avez demandé un prêtre ?

LE MORIBOND

Oui...

DOCRE

Je suis là...

Très calmement, il baise son étole, la passe autour de son cou et ajoute :

LE MORIBOND DOCRE

Je viens pour vous donner les derniers sacrements, si vous devez mourir. Désirez-vous vous confesser ?

Le vieil homme répond d'une voix très faible :

LE MORIBOND

Me confesser... Oui...

DOCRE

Etes-vous en état de péché ?

LE MORIBOND

Oui...

DOCRE

De péché mortel ?

LE MORIBOND

Oui... De péché mortel...

Le chanoine Docre se lève et se rapproche sans bruit de la porte. Après avoir vérifié d'un regard qu'il est bien seul dans l'infirmerie, il donne un tour de clé.

Puis il revient auprès du mourant. Il s'assied sur le bord du lit, regarde l'homme pendant une seconde ou deux et tout à coup,



très violemment, il lui pose une main sur la bouche et appuie très fort, jusqu'à l'étouffer, en disant : *murmurant comme une prière :*

DOCRE

Si tu es en état de péché mortel, alors va directement chez Satan...

Le vieil homme qui râle tente de se déloger, de résister, de se dégager, de crier, mais il est beaucoup trop faible. C'est peine perdue. Il ne peut rien contre la poigne nerveuse du chanoine, qui appuie de toutes ses forces en disant à voix basse :

DOCRE

Tiens, reçois cet homme... Il est à toi... Je te l'envoie de mes mains, qu'il t'appartienne jusqu'à la fin des temps...

Une dizaine de secondes passent et l'homme cesse de se débattre, de bouger.

Le chanoine Docre retire lentement sa main. Il appuie son oreille sur la poitrine du vieil homme, pour vérifier qu'il est bien mort.

Puis il se relève, va vers la porte, l'ouvre et fait un signe. Le médecin, qui attendait que le prêtre ait terminé son office, entre dans la pièce et voit le cadavre. Il demande :

LE MEDECIN

Mais... que s'est-il passé ?

Docre ne répond pas. Le médecin s'approche du lit et regarde le vieillard mort avec une certaine surprise.

INT. CHEZ DURTAL. SOIR.

---

Durtal est seul chez lui, en manches de chemise. Il travaille et son appartement est en grand désordre. Des vêtements traînent un peu partout et sur la plupart des meubles il y a des papiers et des livres.



Son chat est assis devant lui sur la table de travail, à sa place habituelle.

Soudain, on sonne à la porte. Durtal, qui visiblement n'attendait aucune visite, sursaute légèrement.

Son chat ne fait qu'un bond et va se cacher sous un meuble.

Durtal se lève et va ouvrir. Il se trouve en présence de madame Chantelouve qui lui dit simplement :

Mme CHANTELOUVE

~~C'est moi.~~ C'est moi.

Un peu étonné, il lui répond en s'effaçant :

DURTAL

Entrez, entrez...

Elle se glisse dans l'appartement, dont elle ne semble pas remarquer le désordre, en disant :

Mme CHANTELOUVE

Je ne sais pas pourquoi je suis venue.  
Je passais près d'ici. Une soudaine  
envie de vous voir, je suis montée...  
Vous qui ne m'avez même pas écrit...

~~teléphoné~~

DURTAL

Vous écrire ?

Mme CHANTELOUVE

M'écrire ou me téléphoner.





Il referme la porte et la suit du regard, étonné, mais cette fois sans essayer de la saisir, de l'atteindre.

C'est elle qui vient vers lui et lui tend la main en lui disant :

Mme CHANTELOUVE

J'ai une migraine affreuse.

Il prend la main qu'elle lui tend :

DURTAL

Oui, votre main est chaude. Asseyez-vous...

Elle se dégage aussitôt et s'écarte. Durtal, immobile, la suit des yeux. Il est intrigué, sur ses gardes.

Mme CHANTELOUVE

J'ai un ~~peu~~ peu de fièvre, je dors si mal, je dors si mal, si vous saviez combien je pense à vous...

Entendant un léger miaulement, elle demande :

Mme CHANTELOUVE

Tiens, vous avez un chat. Comment s'appelle-t-il ?

DURTAL

Mouche.

Le chat s'est réfugié sous un meuble. Elle se penche et l'appelle :

Mme CHANTELOUVE

Mouche ! Mouche !

Le chat ne sort pas, ne se montre pas, Madame Chantelouve se redresse.

DURTAL

Il est un peu sauvage. Il n'a jamais vu de femmes ici.

Mme CHANTELOUVE

Vous voulez me faire croire que vous n'avez jamais reçu de femme, ~~ici~~ ?



Assez embarrassé, Durtal ne sait que répondre :

DURTAL

Eh bien, mais...

Elle l'interrompt en s'asseyant sur le bras d'un fauteuil :

Mme CHANTELOUVE

J'ai parfois envie de vous taquiner. Et je n'ai pas le droit de poser des questions aussi indiscreètes.

DURTAL

Aimeriez-vous avoir ce droit ?

Il fait un pas vers elle. Elle se lève brusquement en répondant :

Mme CHANTELOUVE

Non, je ne veux pas.

DURTAL

Pourquoi ?

Mme CHANTELOUVE

Parce que... Ecoutez... Il ne faut pas détruire mon rêve. Voulez-vous que je sois franche ?

DURTAL

Bien sûr.

Mme CHANTELOUVE

Je suis avec vous si souvent, quand je suis seule. Je vous désire avant de m'endormir. Je vous possède quand je veux.

Il la regarde et l'écoute avec stupéfaction. Elle ajoute, immobile en face de lui :

Mme CHANTELOUVE

Ne gâchez pas ce bonheur.

Il la regarde un instant en silence. Elle a quelque chose de trouble et de plaintif dans les yeux. Il lui saisit les bras, l'attire doucement vers elle, et brusquement il l'embrasse sur les lèvres.



Elle a une sorte de violent soubresaut quand il la saisit mais, bien loin de résister à l'étreinte de Durtal, au contraire elle l'embrasse avec une espèce de furie, elle passe ses bras autour de son corps et se serre, se colle contre lui d'aussi près ~~qu'elle~~ qu'elle peut.

Puis elle renverse la tête en arrière et prend une des jambes de Durtal entre les siennes. Sa jupe longue se relève légèrement, laissant voir un peu de sa chair. Ses jambes se nouent autour de celles de Durtal, et elle se met à gémir.

Bientôt, presque immédiatement, un mouvement fait bouger ses hanches. Durtal la regarde, étonné par cette caresse soudaine et solitaire.

Elle a les yeux presque fermés, la bouche entrouverte et, tantôt blottie contre Durtal, tantôt au contraire éloignant son visage de lui pour tendre son corps en arrière, elle laisse échapper des mots sans suite, entrecoupés de soupirs et de plaintes, des mots qu'on comprend à peine :

Mme CHANTELOUVE

Lâche-moi, maintenant, non, non, ne me lâche pas, un autre jour jete te ferai tout, tiens-moi bien, je te sens, ne parle pas, laisse, laisse...

Un peu effrayé par cette ardeur, il tente de la calmer, de la repousser, mais elle se jette encore plus fort contre lui, l'étreint de toutes ses forces. Le mouvement de ses hanches se fait plus rapide.

Par moments, elle semble sur le point de perdre connaissance et elle continue à laisser échapper des mots sans suite et entre ses dents serrées :

Mme CHANTELOUVE

Tiens-moi, je ne veux pas, j'en peux pas te dire... Ne me réponds pas, ne bouge pas, oui... Tu verras que, oui, non, non, jamais, encore...

Cette fois, il la repousse beaucoup plus vigoureusement et elle lâche prise. En vacillant, les mains tendues devant elle, elle fait quelques pas en arrière, comme si elle allait tomber à la renverse.



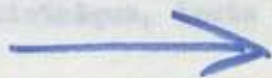
Elle hurte un meuble. Durtal fait quelques pas vers elle, mais elle lui dit, en tendant une main vers lui, d'une voix basse, suffocante, entrecoupée :

Mme CHANTELOUVE

Non, je vous en supplie, laissez-moi...

Il y a quelque chose de presque désespéré dans le ton de sa voix. Durtal s'immobilise, interdit, n'osant pas s'avancer davantage vers elle.

Malade, elle s'appuie contre une bibliothèque, la tête, une main sur son front.



Durtal la regarde avec curiosité, inquiétude.

DURTAL

Voulez-vous boire ?

D'un geste elle refuse. Le soufflé lui revient. Elle se s'écarter de la bibliothèque, encore hésitante qu'elle était, haussant les épaules, puis prenant peu à peu des forces.

Elle se met alors à parler très rapidement, disant à la suite des choses incohérentes :

Mme CHANTELOUVE

Après tout, vous ne pouvez pas le dire, vous ne pouvez pas, car moi ? Cette semaine... Arrivez-vous au travail ? Non, non, ne faites rien, ne bougez pas...  
Et vous sachiez ce que je fais ? Je suis seule, seule, seule à l'église... Quelle heure est-il ? Quatre, je dois partir...

Elle se dirige vers une porte, qu'elle a laissée en entrant sur une chaise.

DURTAL

Vous venez de voir et vous ne savez ?

Mme CHANTELOUVE

Un jour vous se reconnaître mieux.



Elle dit encore, tout en s'efforçant de reprendre son souffle :

Mme CHANTELOUVE

Pas ici, non, laissez-moi partir...

DURTAL

Je vous laisse.

Mme CHANTELOUVE

Merci. Epargnez-moi...

Haletante, elle s'appuie contre une bibliothèque, toute pâle, une main sur son front.

Durtal la regarde avec curiosité, inquiétude.

Mme DURTAL DURTAL

Voulez-vous boire ?

D'un geste elle refuse. Le souffle lui revient. Elle s'écarte de la bibliothèque, encore hésitante au début, heurtant les meubles, puis prenant peu à peu des forces.

Elle se met alors à parler très rapidement, disant à la suite des choses incohérentes :

Mme CHANTELOUVE

J'ai quitté mon mari affreusement triste. Le désir seul est bon, vous ne croyez pas, mon ami ? Cette migraine... Auriez-vous un cachet ? Non, non, ne faites rien, ne bougez pas... Mon confesseur se trouve à Lyon jusqu'à mardi. Si vous saviez ce que je sens ! Je suis allée aujourd'hui à l'église... Quelle heure est-il ? Seigneur, je dois partir...

Elle se dirige vers son sac, qu'elle a laissé en entrant sur une chaise.

DURTAL

Vous venez me voir et vous me fuyez ?

Mme CHANTELOUVE

Un jour vous me connaîtrez mieux.



Elle prend dans son sac un poudrier, jette un regard à son visage dans la glace, dit :

Mme CHANTELOUVE

Je ne peux pas sortir comme ça. Vous viendrez chez nous demain soir ? Il y aura quelques amis.

DURTAL

Et votre mari ?

En remettant de l'ordre dans sa coiffure et dans son maquillage, elle répond, ayant cette fois retrouvé tout son calme, tout son charme, toute son autorité :

Mme CHANTELOUVE

Il souffre lorsque je sors, comme ce soir. Il sait où je vais. Mais je n'admets aucun droit de contrôle ni de sa part, ni de la mienne. Je tiens sa maison, je l'aide, je le soigne, tout cela de grand cœur. Mais s'occuper de mes actes, ce n'est ni son affaire, ni celle d'un autre.

*C'est pas mal en fait que salo-  
perie féministe*

Elle est prête, comme si rien ne s'était passé. Elle remet dans son sac ses affaires de toilette et ajoute, très calme et même un peu froide soudain :

Mme CHANTELOUVE

Dans mon premier mariage, ces idées furent une cause de trouble et de malheur. Mais je hais le mensonge. Quand Je me suis éprise d'un homme, (j'ai dit à mon premier mari.

DURTAL

Comment a-t-il réagi ?

Elle répond en se dirigeant déjà vers la porte :

Mme CHANTELOUVE

En une nuit ses cheveux blanchirent. Il ne put jamais accepter ce qu'il appelait une trahison et finalement il se tua.

Elle s'arrête sur le pas de la porte, se retourne vers Durtal qui lui demande :



DURTAL

Votre second mari accepte tout ?

Elle sourit brièvement et répond :

Mme CHANTELOUVE

Il mériterait d'avoir une meilleure femme.

Durtal veut lui prendre la taille. Elle se dérobe vivement, ouvre elle-même la porte en disant :

Mme CHANTELOUVE

Non, non, il ne faut pas...

Et elle sort très vite en ajoutant :

Mme CHANTELOUVE

A demain soir. Venez. Adieu.

Durtal reste seul et referme lentement la porte. Il revient vers son bureau, sur lequel se trouvent tous les papiers dans lesquels il était plongé à l'arrivée de madame Chantelouve.

Debout, il réfléchit un instant. On entend au loin une cloche sonner. Machinalement, il regarde sa montre - une montre de gilet - et la remet à l'heure.

EXT. CHEMIN CREUX. JOUR.

Le son des cloches continue à se faire entendre un instant dans le lointain, puis s'arrête.

~~Nous~~ Au Moyen-Age, dans un chemin creux, en pleine campagne, un jeune garçon d'une dizaine d'années s'avance en ramassant du crottin de cheval. Il le ramasse avec ~~une petite pelle en bois~~ *la main* et le met dans une corbeille en osier.

Une vieille femme vêtue de noir vient à sa rencontre. Il s'agit de Perrine Martin, dite La Meffraye, une des pourvoyeuses de Gilles de Rais. Elle arrive à la hauteur de l'enfant, qui continue son travail, et lui dit :

PERRINE

Bonjour, bel angelot... Tiens, regarde...



Elle fouille sous ses jupes et y prend un écu qu'elle montre au jeune garçon.

PERRINE

Tu vois ça ? Si tu viens avec moi, je t'en donnerai beaucoup d'autres...

L'enfant hésite, regarde autour de lui, La pièce scintille devant ses yeux.

PERRINE

Allez, laisse ton crottin, <sup>viens</sup> donne-moi la main... On te donnera de belles chaussures, et tu auras de la viande à manger, et du lait...

L'enfant laisse sa corbeille au milieu du chemin, prend la main de la vieille vêtue de noir et ils s'en vont tous les deux le long du chemin bas.

EXT. RUE VILLAGE. JOUR.

Un autre enfant traverse la rue d'un village en portant deux seaux d'eau très lourds pour lui. Il marche difficilement, lentement.

Il entend le galop d'un cheval et tourne la tête.

Un cavalier fonce dans la rue, vers lui.

L'enfant, pris de peur, veut s'enfuir, mais les seaux le gênent. Le cavalier arrive sur lui et, sans s'arrêter, saisit l'enfant et le jette au travers de la selle.

Les seaux se renversent. Le cheval s'éloigne au galop dans la rue.

EXT. RUE VILLAGE. JOUR.

Dans la rue d'un autre village, deux enfants sont en train de jouer aux osselets sur le pas d'une porte. Il s'agit d'un petit garçon et d'une petite fille.

Deux cavaliers arrivent au bas à une cinquantaine de mètres environ. L'un des deux est Gilles de Sillé, l'autre est Henriot. Ils



## EXT. RUE VILLAGE. JOUR.

Une femme sort d'une maison.

Plus loin, dans la rue, elle voit deux cavaliers qui arrivent au pas, à une cinquantaine de mètres. L'un est Gilles de Sillé, l'autre est Henriët.

Deux enfants sont en train de jouer aux osselets sur le pas d'une porte, un petit garçon et une petite fille.

Les deux cavaliers les aperçoivent, éperonnent leurs chevaux et se dirigent dans leur direction.

Très vite, la femme va vers eux, les saisit et les fait entrer dans la maison d'où elle est sortie. La porte se referme et on entend des verrous poussés.

Les deux cavaliers remettent leurs chevaux au pas et passent devant la maison fermée.

## INT. CHAMBRE GILLES. SOIR.

C'est le soir. La chambre de Gilles est mal éclairée par des chandelles et des torches. Le feu brûle dans la grande cheminée, encore plus fort que d'habitude.

Dans la pénombre, tout au long de cette scène, on ne voit que des silhouettes, de loin.

Gilles de Rais est assis, assommé de vin et de fatigue, dans un fauteuil. Une peau d'ours, jetée sur lui, est son seul vêtement.

Avec lui se trouvent Gilles de Sillé et son cousin Bricqueville, qui eux aussi sont ivres et à peu près nus. Prelati, Poitou et Henriët font également partie de la sinistre fête qui se termine.

Partout des restes de victuailles, des bouteilles vides, des gobelets, des assiettes renversées.

Un cadavre d'enfant égorgé est étendu sur le sol, non loin du fauteuil de Gilles.

Les deux jambes nues d'un autre enfant dépassent d'un autre me-



ble. On ne voit pas sa tête.

Poitou ramasse des vêtements épars dans la pièce et va les brûler dans la cheminée, où il rajoute du bois.

Sur le manteau de cette cheminée, deux têtes d'enfants coupées sont posées côte à côte. Gilles quitte péniblement son fauteuil et s'approche en titubant de la cheminée.

Il regarde longuement les deux têtes, comme s'il les comparait, puis il en saisit une dans sa main, l'approche de son visage et embrasse les lèvres froides.

Il regarde longuement les deux têtes, comme s'il les comparait, puis il en saisit une dans sa main, l'approche de son visage et embrasse les lèvres froides.

On remarque au centre d'un des murs une petite photographie de Paul Claudel dédicacée " à Chantalouze, son ami, son frère ".

Une femme qui peut avoir quarante-cinq ans, remarquablement belle et charmante, que nous voyons pour la première fois, est en train de lire un texte antérieur, ou de tendance antérieure, tiré par exemple des écritures cathares.

Au tour d'elle, dans le salon, au pied de Bérail, de Des Barreaux et de madame Chantalouze, il y a le mari de celle-ci, monsieur Chantalouze, un homme d'une élégance d'années, souriant, sympathique, un peu hésitant.

Il y a aussi trois autres invités, qui sont des personnages probablement ecclésiastiques. Ils ont le teint blême, le cheveux noirs. Ils portent des lunettes et des vêtements gris, très discrets.

Il y a sur la cheminée une réduction en bronze d'une statue de Jeanne d'Arc, un piano à queue, une table ronde chargée d'albums, quelques livres, un portrait de Chantalouze plus jeune, la main appuyée sur une pile de livres.

La pièce est principalement éclairée par une haute lampe à abat-jour de dentelle rose.

Tout le monde écoute attentivement la lecture du troisième siècle, qui est très bon.

Quand la femme a terminé, il y a un instant de silence. Après quoi Des Barreaux, qui fume une de ses habituelles cigarettes, remarque :



coupées sur la cheminée, dans leur position première, et les regarde en riant, en se chauffant le corps au feu.

INT. CHEZ CHANTELOUVE. **SOIR.**

Nous sommes dans l'appartement de monsieur et madame Chantelouve. Nous en verrons deux pièces, le salon et la bibliothèque. Tout est meublé et décoré d'objets anciens, avec là encore une profusion de livres, de revues, de gravures encadrées dont beaucoup représentent des scènes édifiantes. Beaucoup de bibelots sur les étagères, de plantes vertes dans des pots, de napperons sur les guéridons.

On remarque au centre d'un des murs une grande photographie de Paul Claudel dédiée " à Chantelouve, mon ami, mon frère ".

Une femme qui peut avoir quarante-cinq ans, remarquablement belle et séduisante, que nous voyons pour la première fois, est en train de lire un texte manichéen, ou de tendance manichéenne, tiré par exemple des écritures cathares.

Au tour d'elle, dans le salon, en plus de Durtal, de Des Hermies et de madame Chantelouve, il y a le mari de celle-ci, monsieur Chantelouve, un homme d'une cinquantaine d'années, souriant, sympathique, un peu bedonnant.

Il y a aussi trois autres invités, qui sont des personnages probablement ecclésiastiques. Ils ont le teint blanc, le cheveu court. Ils portent des lunettes et des vêtements gris, très discrets.

Il y a sur la cheminée une réduction en bronze d'une statue de Jeanne d'Arc, un piano à queue, une table ronde chargée d'albums, quelques icones, un portrait de Chantelouve plus jeune, la main appuyée sur une pile de livres.

La pièce est principalement éclairée par une haute lampe à abat-jour de dentelle rose.

Tout le monde écoute attentivement le texte du treizième siècle, qui est très beau.

Quand la femme a terminé, il y a un instant de silence. Après quoi Des Hermies, qui fume une de ses habituelles cigarettes, remarque :



qui grossit rapidement. DES HERMIES

Si je devais croire en quelque chose, je pen-  
cherais volontiers vers le manichéisme. Un  
principe du bien, un principe du mal, au moins  
c'est clair.

Durtal vient à côté de CHANTELOUVE

Et de nos jours le principe du bien n'a pas le  
dessus.

Un des invités intervient pour dire :

UN INVITE

Deux infinis ne peuvent exister ensemble.

DES HERMIES

Vous raisonnez trop. Rappelez-vous l'Ecclesi-  
aste : " Plusieurs choses se sont montrées être  
par-dessus le sens des hommes ".

DURTAL

Le manichéisme a eu certainement du bon puis-  
qu'on l'a noyé dans le sang.

CHANTELOUVE, qui n'a pas

C'est vrai. On a grillé des milliers d'Albi-  
geois.

CHANTELOUVE

Mais n'étaient-ils pas un peu sataniques ?

DURTAL

Le satanisme était bien souvent un prétexte.

CHANTELOUVE

Mais pas du tout ! Le culte de Satan est aussi  
ancien que celui de Dieu. On suit la tradition  
tout au long des âges. Jusqu'à aujourd'hui.

DURTAL

Vous voulez dire que les cultes du diable se  
pratiquent encore aujourd'hui ?

CHANTELOUVE

Et comment donc !

On entend alors une immense clameur qui vient de l'extérieur et.



qui grossit rapidement. Madame Chantelouve va vers la fenêtre en demandant :

Mme CHANTELOUVE

Mais qu'est-ce qui se passe ?

Durtal vient à côté d'elle, ainsi qu'un des invités. Ils se penchent pour regarder.

EXT. BOULEVARD. JOUR.

Une foule immense, compacte, brandissant des pancartes qu'à cette distance on ne peut pas lire, s'avance sur un large boulevard, qu'elle occupe en totalité.

C'est un fleuve humain impressionnant qui se rapproche. Il y a au moins deux cent mille personnes.

INT. SALON CHANTELOUVE. JOUR.

Chantelouve, qui n'a pas bougé de sa place, dit à sa femme :

CHANTELOUVE

Ferme la fenêtre, veux-tu ? Sinon, on ne s'entendra plus.

Elle ferme la fenêtre et revient vers le groupe qui bavarde, en compagnie de Durtal et de l'autre invité.

UN INVITE

Qu'est-ce que c'est ?

CHANTELOUVE

Je crois qu'aujourd'hui ce sont les peintres. Ce n'est pas grave.

(apercevant un nouveau venu)

Ah ! Mon père, entrez donc ! Je suis ravi de vous revoir !

Le prêtre qui vient d'apparaître n'est autre que le chanoine Doore, celui que nous avons vu, à l'aéroport, expédier un mourant vers l'enfer.



La femme qui lisait le texte cathare se lève et parcourt quelques mètres pour aller à la CHANTELOUVE. On remarque qu'elle est frappée d'une intense émotion, ~~manifestation~~

C'est la manifestation intersyndicale.

Martial, en particulier, UN INVITE

Elle embrasse affectueusement le chanoine et, comme ils se trouvent près de Martial, elle présente ses deux hommes :

Chantelouve aperçoit un nouveau venu, qui vient d'entrer dans le salon, et lui dit :

CHANTELOUVE

Martial ne peut pas... Ah ! Mon père, entrez donc ! Je suis ravi de vous revoir !  
 Martial ne peut pas... Le chanoine Doctre, et il demande :

Le prêtre qui vient d'apparaître n'est autre que le chanoine Doctre, celui que nous avons vu, à l'aéroport, expédier un mourant vers l'enfer.

Votre fille ?

Mais oui.

Les deux hommes se serrent la main.

Martial

Monsieur...

Monsieur...

Monsieur...

Monsieur Chantelouve vient à son tour lui embrasser la joue.

Monsieur Chantelouve

Bonjour mon père.

Monsieur

Monsieur Chantelouve...



La femme qui lisait le texte cathare se lève et parcourt quelques mètres pour aller à la rencontre du nouveau venu. On remarque qu'elle est frappée d'une légère claudication, très particulière.

Durtal, en particulier, le remarque.

Elle embrasse affectueusement le chanoine et, comme ils se trouvent près de Durtal, elle présente les deux hommes :

Mme DOCRE

Monsieur Durtal... Le chanoine Docre, mon fils...

Durtal ne peut retenir un léger mouvement de surprise en apprenant que cette femme encore jeune est la mère du chanoine, et il demande :

DURTAL

Votre fils ?

Mme DOCRE

Mais oui.

Les deux hommes se serrent la main.

DURTAL

Mon père...

DOCRE

Monsieur...

Madame Chantelouve vient à son tour lui souhaiter la bienvenue, et lui demander :

Mme CHANTELOUVE

Bonsoir mon père.

DOCRE

Madame Chantelouve...

Mme CHANTELOUVE

Et comment se portent vos ouailles, à l'aéroport ?

5 T. 6 p. 200 p. 1



DOCRE

Nous avons toujours beaucoup de travail.

Docre parle très peu, et quand il dit quelque chose, c'est d'une voix calme et neutre. Chantelouve lui serre la main comme à un ami et lui propose un siège dans le cercle.

CHANTELOUVE

Asseyez-vous. Nous parlions de manichéisme et de satanisme, à votre arrivée.

UN INVITE

Il paraît qu'à Paris, de nos jours, on célèbre encore des cultes immondes.

Docre ne répond pas, ne dit rien.

DES HERMIES

Notre siècle regorge de prêtres infâmes. Mais ils se cachent et se déclarent dévoués au Christ. C'est le grand truc.

DURTAL

Qui participe à ces cérémonies ?

CHANTELOUVE

Des prélats déchus, des abbesses, des missionnaires. Et beaucoup de laïques, appartenant aux classes riches.

DES HERMIES

C'est pourquoi la police laisse faire.

CHANTELOUVE

De toute façon, c'est affaire privée. La police n'intervient que lorsque des criminels immolent des enfants, par exemple, elle apprend qu'un crime est commis.

UN INVITE

C'est arrivé deux fois en cinq ans. La première fois à Genève, la seconde à Huelva, en Espagne.



DES HERMIES

C'est certain. Notre siècle regorge de prêtres infâmes. Ils se cachent et se déclarent dévoués au Christ. C'est le grand truc.

DURTAL

Mais qui participe à ces cérémonies ?

DES HERMIES CHANTELOUVE

Quelques prélats déchus, des abbesses, des missionnaires. Quant aux laïques, ils viennent des classes riches.

DES HERMIES

C'est pourquoi la police ferme les yeux.

Docteur ~~est assis et~~ il regarde les interlocuteurs. à tour de rôle, de ses yeux noirs et brillants. Mais il ne parle pas.

CHANTELOUVE

Et puis Satan fait recette. Voyez les livres, les films. Il suffit d'évoquer son nom et l'argent afflue !

Un des invités ajoute d'une voix sourde :

UN INVITE

Le matérialisme engendre l'occulte.

DURTAL

Dans ces cérémonies, la présence d'un prêtre est indispensable ?

CHANTELOUVE

Essentielle. La grande question est de consacrer l'hostie et de la ~~diviser~~ destiner à un usage infâme. Pour la consécration, il faut un vrai prêtre.

Mme CHANTELOUVE

Il y aurait donc des associations sataniques partout ?

DES HERMIES

Partout. Celle d'Amérique est très puissante.



Un invite

Oui, mais le centre de la magie actuelle est toujours à Rome.

DES HERMIES

C'est bien normal. Le Christ et Satan forment un couple indissoluble...

Et s'adressant directement à Docte, il demande :

DES HERMIES

... n'est-ce pas, mon père ?

Interrogé, Docte réfléchit un court instant, sans se troubler, et répond de sa voix calme :

DOCTE

Il n'y a en effet que deux cités, celle de Dieu et celle du Diable.

Un INVITE

On dit aussi que le groupe américain est très puissant.

Une servante va d'un invité à l'autre en offrant des verres de liqueur ou d'eau-de-vie, pendant que d'autres continuent :

DEMANDE *Pour parler d'autre chose,*

On s'occupe d'autre chose. Un jour, pendant le dîner, nous avons décidé d'aller voir la mer.

REV. FLAMM AMERICAIN. JOUR.

Fréquemment apparaît une glaise étriquée de la côte Est, filée un diamètre d'1 m. A part sa vue et son aspect, elle ressemble à un disque de métal. Les lignes de milliers de milliards se touchent.



UN INVITE

Mais le centre de la magie actuelle est toujours à Rome.

DES HERMIERS

C'est bien normal. Le Christ et Satan sont un couple indissoluble...

Et s'adressant directement à Doore il demande :

DES HERMIERS

... n'est-ce pas, mon père ?

Interrogé, Doore réfléchit un court instant, sans se troubler, et répond de sa voix calme :

DOORE

Il n'y a en effet que deux cités, celle de Dieu et celle du Diable.

Un court silence suit cette déclaration. Monsieur Chantelouve juge bon de le rompre en racontant une petite histoire :

CHANTELOUVE

A propos de l'Amérique, nous y avons passé trois semaines avec ma femme, l'année dernière. Je donnais une série de conférences à l'Université de Loyola. Sur ce thème, précisément : Présence de Satan dans le monde moderne.

Une servante va d'un invité à l'autre en offrant des verres de liqueur ou d'orangeade, pendant que Chantelouve continue :

CHANTELOUVE

*Pour parler d'autre chose,*

Un succès inespéré. Un jour, pour nous changer les idées, nous avons décidé d'aller voir la mer.

EXT. PLAGE AMERICAINE. JOUR.

Brusquement apparaît une plage américaine de la côte Est, filmée un dimanche d'été. A perte de vue s'étendent des corps humains allongés sur le rivage. Des dizaines de milliers, qui semblent se toucher.



Nous voyons monsieur et madame Chantelouve, en vêtements d'été, allongés sur le sable au milieu de cette multitude, entourés, cernés de corps en maillot de bain, tandis que d'autres, sans arrêt, les enjambent.

Sur ces images, nous continuons à entendre la voix des deux époux :

Mme CHANTELOUVE, off

C'était inimaginable.

M. CHANTELOUVE, off

J'ai dit à ma femme : écoute, ce sont des créatures du Bon Dieu, mais il y en a vraiment un peu trop.

INT. SALON CHANTELOUVE. JOUR.

Nous revenons dans le salon où la conversation se poursuit :

Un INVITE

C'est vrai. Parfois ça dérange.

CHANTELOUVE

Nous finirons par nous dévorer, comme dans la célèbre expérience des rats.

Mme CHANTELOUVE ~~CHANTELOUVE~~ DURE

C'est Dieu qui a dit : Croissez et multipliez-vous !

DES HERMIERS

Mais il n'a eu qu'un fils unique.

Quelques rires discrets saluent cette plaisanterie. Durtal revient au sujet ~~qui~~ qui l'intéresse :

DURTAL

Mais je croyais qu'en ce qui concerne l'enfer et le Diable, la position de l'Eglise...

Chantelouve l'interrompt :

CHANTELOUVE

Mon cher Durtal, l'Eglise flotte. Est-



ce que le Diable existe encore ?  
 ( s'adressant à Docre )  
 C'est bien vague, n'est-ce pas, mon  
 père ?

Toujours très calme, Docre hoche la tête et répond :

DOCRE

Le mal existe.

DES HERMIERS

Le Dieu vengeur de la Bible a disparu. Les  
 saints sont éliminés les uns après les  
 autres, La Vierge Marie est menacée. Il  
 faut s'attendre à ce que le Pape annonce,  
 un de ces jours, que Dieu n'existe plus.

Quelques sourires accueillent cette plaisanterie de Des Her-  
 miers, tandis que la mère du chanoine dit en se levant :

Mme DOCRE

Monsieur, vous allez peut-être un peu  
 loin.

Un mouvement se produit parmi les invités, qui se séparent en  
 plusieurs groupes.

Madame Chantelouve s'approche de Durtal et le prend par le  
 bras en lui disant :

Mme CHANTELOUVE

Puis-je vous enlever un instant ?

Il la suit, se laissant entraîner.

Mme CHANTELOUVE

Je profite de votre présence. J'aimerais  
 une dédicace sur un de vos livres.

DURTAL

Très volontiers.

Ils se trouvent alors en face de madame Docre, qui dit à  
 Durtal, souriante, aimable :

Mme DOCRE

Vous paraissez très intéressé par le sa-  
 tanisme.



DURTAL

Je travaille en ce moment à une étude sur Gilles de Rais.

Mme DOCRE

Ah !...

Elle échange un rapide regard avec madame Chantelouve.

Mme DOCRE

Ce serait passionnant d'en parler avec vous. Peut-être consentiriez-vous à venir nous voir, un ~~quel~~ jour, mon fils et moi ?

Avec un geste vers madame Chantelouve :

Mme DOCRE

Hyacinthe pourrait vous conduire.

DURTAL

Je vous remercie, je viendrai ~~Sûrement~~.

Mme DOCRE

Nous avons une trentaine de manuscrits enluminés du Moyen-Age. Certains sont très rares. A bientôt.

Elle s'éloigne.

Madame Chantelouve ouvre une porte qui fait communiquer le salon avec une pièce voisine.

Elle passe la première et Durtal la suit.

Madame Docre les suit discrètement du regard.



Elle ouvre une porte communicant avec une pièce voisine, passe la première, et Durtal la suit.

INT. BIBLIOTHEQUE CHANTELOUVE. JOUR.

C'est une pièce assez petite, dont les murs sont presque entièrement couverts de livres, Une table de travail se trouve près de la fenêtre, avec des papiers et des livres très ordonnés.

Dès qu'ils sont entrés, madame Chantelouve referme la porte et dit à Durtal :

Mme CHANTELOUVE

Enfin, je vous vois seul...

Elle se dirige vers la bibliothèque, y prend un livre richement relié de maroquin grenat et le tend à Durtal en lui disant :

Mme CHANTELOUVE

Tenez, je l'ai relié moi-même... Ecrivez quelques mots amicaux...

Durtal prend son stylo et ouvre le livre à la page de garde. madame Chantelouve se tient tout près de lui, regardant ce qu'il va écrire. Il dit, tout en réfléchissant :

DURTAL

Comment ce chanoine a-t-il une mère aussi jeune ? Elle est bien jeune pour être la mère de ce chanoine.

Mme CHANTELOUVE

Elle a été violée à l'âge de quatorze ans, en Alsace.

Et tandis qu'il commence à écrire, elle lui demande :

Mme CHANTELOUVE

Vous vous intéressez vraiment au satanisme ?

DURTAL

Oui, à cause de Gilles de Rais.



Un peu surpris, et un peu effrayé, il essaya de se dégager, mais elle se cramponna violemment contre lui.

Et tandis qu'il commence à écrire, elle ajoute :

Mme CHANTELOUVE

*à seize ans avec*

Après quoi elle s'est mariée *à* un des hommes les plus riches de France.

DURTAL

Ah bon ?

Mme CHANTELOUVE

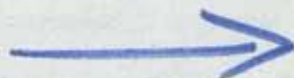
Etienne Doore. Le sucre, l'acier, que sais-je ? Il est mort maintenant. C'est elle qui possède tout.

Durtal finit d'écrire et signe. Elle prend le livre et regarde la dédicace.

Mme CHANTELOUVE

Oh, mais ce n'est pas seulement amical...  
Merci, cet exemplaire me sera précieux...

Elle lève les yeux sur lui, le regarde un instant, et brusquement elle jette ses bras autour de son cou. Elle l'embrasse sur les lèvres.



Un des soldats tient une autre lanterne, et les deux lanternes projettent des ombres sur les murs.

Le capitaine est accompagné d'un homme vêtu de noir, qui porte une petite torche. C'est un suisse.

Ils arrivent à l'extrémité du couloir, prennent violemment une porte et s'engagent dans un escalier qui descend.

INT. ESCALIER CHATELAIN. NUIT.

Une voix est entendue par les escaliers, ils descendent à la queue l'un derrière l'autre l'escalier à vis.



Un peu surpris, et un peu effrayé, il essaye de se dégager, mais elle se serre violemment contre lui.

Mme CHANTELOUVE

Vite... Vite...

Elle noue ses jambes autour des siennes, renverse sa tête en arrière.

Derrière eux, une porte s'entrouvre sans bruit. Apparaît le visage sombre et impassible du chanoine Docre, qui jette un regard dans la bibliothèque.

Durtal, qui tourne le dos à cette porte, ne peut pas le voir.

Mais Madame Chantelouve, en ouvrant les yeux, aperçoit le chanoine Docre. Cela ne semble nullement la gêner, au contraire. Elle redouble d'ardeur dans son étreinte et se serre contre Durtal, qu'elle embrasse dans le cou.

Le chanoine Docre referme silencieusement la porte.

INT. COULOIRS CHATEAU. SOIR.

Deux hommes, dont l'un est le capitaine de Touscheronde, escortés par quatre soldats armés et par un serviteur portant une lanterne, s'avancent rapidement dans les couloirs du château de Gilles de Rais.

Un des soldats tient une autre lanterne, et les deux lueurs projettent des ombres sur les murs.

Le capitaine est accompagné d'un homme vêtu de noir, qui porte un petit écriteau. C'est un scribe.

Ils arrivent à l'extrémité du couloir, poussent violemment une porte et s'engagent dans un escalier qui descend.

INT. ESCALIER CHATEAU. SOIR.

Sans un mot, conduits par le domestique, ils descendent à la queue leu leu dans l'escalier à vis.



INT. CAVE CHATEAU. SOIR.

---

Ils arrivent dans la cave du chateau que nous connaissons déjà, celle où ont eu lieu les vaines évocations de Prelati. Les mêmes voûtes sombres, les vieux harnais, les tas de bois.

C'est vers un de ces tas de bois, dans un coin éloigné de la cave, que se dirige le domestique. Il fait un signe au capitaine, qui à son tour donne un ordre aux soldats.

Ils posent leurs armes et commencent à dégager le tas de bois.

Le scribe prépare tout bien que son matériel, sa plume, son encrier, sa chandelle.

Le tas de bois est vite dégagé. Il semble qu'une mauvaise odeur se répande dans la cave. Le capitaine se penche vers la terre, fraîchement remuée.

Le domestique lui fait un signe comme pour lui dire : Oui, c'est là.

Avec la pointe de son épée, le capitaine gratte le sol. Presque aussitôt, il fait apparaître un morceau de tissu.

Il donne un ordre à ses soldats, qui l'aident à creuser la terre avec leurs armes.

Ils découvrent des os, des crânes d'enfants mêlés de terre, des mains desséchées, des bras auxquels s'accrochent encore des lambeaux de vêtements.

L'odeur devient plus forte. Les hommes se tiennent le nez, ou se protègent avec un morceau de tissu, comme le scribe, qui note de son mieux la découverte du charnier.

INT. PRISON GILLES. JOUR.

---

Gilles est seul, enfermé non pas dans un chateau bas et obs-



cur, mais dans la salle haute d'un château. Par une fenêtre, on aperçoit la campagne. Les murs sont nus. Quelques aliments et une jarre de vin sont posés sur une table. Gilles est assis. On lui a enlevé ses armes.

Une clé tourne dans la serrure, une porte s'ouvre et plusieurs personnages apparaissent silencieusement. Parmi eux le capitaine de Touscheronde, que nous connaissons déjà. Il y a aussi un Inquisiteur vêtu de blanc, qui s'appelle Jean Blouyn, l'évêque de Nantes Jean de Malestroït, un magistrat nommé Chapeillon, le scribe et deux hommes d'armes.

Tout le monde regarde Gilles de Rais avec une vive curiosité.

Il se lève et leur fait face.

C'est Chapeillon qui prend le premier la parole. Il tient un document écrit à la main :

#### CHAPEILLON

Tu es accusé de sodomie, de divination, d'hérésie et de sacrilège. Tu as évoqué le malin esprit, tu as égorgé et démembrés des enfants. Tu es apostat, idolâtre et sorcier. Le reconnais-tu ?

Gilles fait deux pas vers lui et lui répond avec insolence :

#### GILLES

Sais-tu à qui tu parles, gratte-papier ? Je ne répondrai pas à tes questions. Tu n'es pas mon juge.

Jean Blouyn, l'Inquisiteur, fait un signe au capitaine, qui fait alors entrer trois témoins, Perrine Martin, la vieille pourvoyeuse, Poitou et Henriët.

#### BLOUYN

Regarde. Tes suivants et complices ont avoué. Des crimes monstrueux et inusités. A quoi te sert...

Gilles l'interrompt :

#### GILLES

Dehors ! ici ! J'aimerais mieux être pendu que de répondre à des hommes tels que vous !



Il fait un geste de menace. Sur un signe du capitaine, les hommes d'armes tentent de le maîtriser, mais il les repousse violemment, il se débarrasse d'eux.

Les autres reculent, effrayés, à l'exception de l'évêque de Nantes, qui se trouve devant lui et qui ne bouge pas. A cette vue, Gilles semble se calmer, il n'ose pas le frapper. L'évêque ne dit rien. C'est l'Inquisiteur qui poursuit :

BLOUYN

Méfie-toi. Le bûcher n'est pas loin. Tu as essayé de t'arrêter et de te repentir, mais chaque fois tu es retourné à tes crimes comme le chien retourne à son vomit.

GILLES

~~Dehors ! Ta vue m'est intolérable !~~

J'ai dit : dehors ! Je ne répondrai pas !

BLOUYN

L'acte d'accusation est prêt. Vas-tu répondre ou préfères-tu être excommunié ?

GILLES

Je connais la loi catholique aussi bien que vous. A genoux devant moi, sale vieillard !

BLOUYN

Demain tu seras questionné et torturé jusqu'à ce que tu parles.

GILLES

Tu crois m'effrayer avec ta torture ? Va-t'en, chien, laisse-moi...

MALESTROIT

Tais-toi.

C'est l'évêque qui vient de parler pour la première fois. Gilles s'arrête, interdit, et le regarde. Le silence se fait tout à coup. Après quelques instants, l'évêque ajoute d'une voix sans éclat :



MAESTROIT

EXT. CHATEAU. NUIT.

Moi, évêque de Nantes, je te déclare excommunié. Tu n'appartiens plus à l'Eglise. Ton procès commencera demain.

Cette fois, Gilles ne répond rien.

L'évêque fait immédiatement demi-tour et quitte la pièce, suivi en silence par tous les autres.

La porte se referme. On entend la clé, les verrous.

Gilles reste seul, sombre, immobile. Quelque chose, en lui, a été touché profondément.

EXT. CHATEAU. NUIT.

Une quarantaine de femmes, pour la grande majorité des femmes du peuple, pauvrement et parfois misérablement vêtues, s'approchent lentement des murs d'un château, en pleine nuit.

Elle s'arrêtent dans l'herbe, au pied des remparts. Certaines, qui sont fatiguées, s'asseyent et allument un feu avec quelques branches sèches.

Toutes, elles ont les yeux levés vers une des fenêtres du château, où brille une faible lumière.

INT. PRISON GILLES. NUIT.

Gilles est debout près de cette fenêtre, regardant en bas, sans se montrer. Il voit le groupe des femmes au bas des murs, le feu qu'elles ont allumé. Bientôt, un chant s'élève, un chant religieux.

Et soudain une pierre vient frapper le rebord de la fenêtre. Gilles s'écarte, éteint la chandelle qui l'éclairait.

D'autres pierres frappent le mur. Certaines tombent dans la chambre.

Gilles reste immobile dans le noir.



EXT. CHATEAU. NUIT.

---

Des hommes, armés de frondes, lancent des pierres contre la fenêtre du château.

EXT. JARDIN DOCRE. JOUR.

---

De nos jours, un homme brun, trapu, lâche une rafale de mitrailleuse contre une cible ~~qui repré~~, simple carré de carton.

Un autre homme, lui aussi armé, est debout près de lui. Nous sommes dans le parc privé d'un très bel hôtel particulier, à Neuilly par exemple.

L'homme qui a tiré va chercher sa cible, la regarde brièvement et pénétrer à l'intérieur de la demeure.

Nous le ~~su~~ suivons.

INT. COULOIR MAISON DOCRE. JOUR.

---

Il ~~se~~ s'avance dans un couloir luxueux, frappe à une porte et la voix de madame Docre lui répond :

Mme DOCRE, off

Entrez !

Il ouvre la porte et entre.

INT. SALON DOCRE. JOUR.

---

Parmi les tapisseries, tableaux et meubles de prix qui garnissent le salon de madame Docre, on remarque plusieurs objets religieux, en particulier un portrait de Saint Ignace de Loyola.

L'homme brun, qui tient sa mitrailleuse à la main et la cible dans son autre main, s'approche de madame Docre, laquelle est en train de prendre le thé avec Durtal, madame Chantelouve et son fils, le chanoine Docre.

Il s'incline respectueusement devant madame Docre et lui pré-



te la cible en disant :

LE GARDE DU CORPS

Voilà, madame. A neuf mètres.

Mme DOCRE

Ecoutez, c'est votre problème. Ne me dérangez pas pour ça.

LE GARDE DU CORPS

Bien, madame.

Il salue et se retire pendant que madame Docre dit à Durtal et à madame Chantelouve :

Mme DOCRE

L'argent oblige à mille précautions, aujourd'hui. Avec tous ces kidnappings, nous devons vivre entourés de gardes du corps. Quelle horreur, mon Dieu...

Elle regarde affectueusement son fils, qui feuillette un beau manuscrit enluminé, et dit :

Mme DOCRE

Je me demande quelquefois si mon fils n'a pas raison. Il avait tout pour être évêque et il a choisi la voie des humbles.

On entend une autre rafale dans le jardin. Madame Docre fait une légère grimace et ajoute, à l'intention de madame Chantelouve :

Mme DOCRE

Vous savez, notre chapelle ? On veut la raser, pour y faire une piscine.

Mme CHANTELOUVE

Vraiment ?

Mme DOCRE

Il paraît qu'on va raser tout le quartier, pour y bâtir une ville nouvelle.



Le chanoine Docre repose son manuscrit et dit à sa mère :

DOCRE

Nous pourrions peut-être inviter monsieur Durtal, un jour...

Mme DOCRE

Très bonne idée.

( à Durtal )

Viendrez - vous ?

Il rencontre le regard de madame Chantelouve, qui lui sourit, qui a l'air excitée, heureuse. Il répond :

DURTAL

Avec plaisir.

CHANTELOUVE

Je demande qu'on m'explique à son insu...  
Je suppose que...  
on s'explique et qu'on...  
à la question.

DOCRE

Parlez-lui librement et sincèrement?

CHANTELOUVE

Où.

Un instant de silence, puis il dit :



DES HERMIERS

Les nerfs vacillant, à notre époque, bien plus facilement qu'autrefois. Bonsoir. Tu me raconteras ?

DURTAL

Si ça en vaut la peine.

INT. PRISON GILLES- JOUR.

Gilles est debout dans la même pièce que la veille, et en présence des mêmes personnages, à l'exception de l'évêque de Nantes.

Il a complètement changé au cours de la nuit. Il n'a pas dormi, ne s'est pas rasé, se traits sont tirés. Il parle en gardant presque toujours les yeux au sol, d'une voix basse et monotone, un peu cassée.

GILLES

Je demande qu'on pardonne à mon insolence. Je supplie qu'on efface la sentence d'excommunication et qu'on renonce à la question.

BLOUYN

Parles-tu librement et volontairement ?

GILLES

Oui.

Un instant de silence, puis il dit :

GILLES

Tristement, il n'y avait aucune autre cause, aucune autre fin ni intention, que ce que je vous ai dit. Je vous avouerai tout et il y en aura assez pour faire mourir dix mille hommes.

L'inquisiteur fait alors un geste. Le capitaine ouvre la porte et deux hommes d'armes font entrer Poletti, enchaîné.



GILLES

J'ai commis les péchés d'homicide et de sodomie. J'ai évoqué les démons et je leur ai immolé des enfants. Je prenais plaisir avec eux, après leur mort, et aussi durant leur mort. Je faisais ouvrir leurs corps et je me délectais à la vue de leurs organes intérieurs.

Tout le monde écoute avec une extrême attention. Le scribe note fébrilement.

GILLES

Très souvent, quand ils mouraient, je m'asseyais sur leur ventre, je prenais plaisir à les voir ainsi mourir et non j'en riais avec mes amis.

Il se tait. Un instant de silence. On entend la plume du scribe qui court sur le vélin.

BLOUYN

Qui Qui t'a conduit à agir ainsi ?

GILLES

Je l'ai fait suivant mon imagination et ma pensée, sans le conseil de personne, seulement pour mon plaisir.

BLOUYN

Je suis très étonné. Je ne peux pas me contenter de cette réponse. Je voudrais savoir la vérité sur les causes de tes actes.

Gilles relève son visage et regarde l'Inquisiteur droit dans les yeux.

GILLES

Vraiment, il n'y avait aucune autre cause, aucune autre fin ni intention, que ce que je vous ai dit. Je vous avouerai tout et il y en aura assez pour faire mourir dix mille hommes.

L'Inquisiteur fait alors un geste. Le capitaine ouvre la porte et deux hommes d'armes font entrer Prelati, enchaîné.



CHAPEILLON

Tu le connais ?

GILLES

Oui.

Il se lève et va vers lui.

GILLES

Adieu, François mon ami. Jamais plus nous ne nous reverrons en ce monde. Je prie Dieu qu'il te donne bonne patience et connaissance, et sois certain, pourvu que tu gardes espérance en Dieu, de nous revoir dans la grande joie du paradis.

Le scribe continue à noter rapidement, scrupuleusement.

GILLES

Prie pour moi et je prierai pour toi.

Il embrasse alors Prelati, puis les hommes d'armes, sur un signe du capitaine, emmènent l'Italien.

Blouyn, qui s'apprête à se retirer, dit à Gilles :

BLOUYN

Tu devras répéter tes aveux demain, devant le tribunal.

GILLES

Je les répéterai.

INT. SALLE DU PROCES. JOUR.

Le jour suivant, dans la salle du procès, une salle massive, qui repose sur de lourds piliers romains, et qu'éclairent, au-dessus, des fenêtres à ogives.

Tout le tribunal est réuni, présidé par Jean de Malestroït, dont le siège est surélevé.

Au-dessus de lui, contre le mur, se tient un grand crucifix dont le visage a été recouvert d'un linge, comme si on voulait l'empêcher de voir et d'entendre le criminel.



Celui-ci est à genoux au milieu de la salle.

Il vient d'achever ses aveux et il y a un silence qui dure quelque temps. Personne ne bouge, ni parmi les juges, ni parmi l'assistance, parmi laquelle on reconnaît de nombreux témoins, dont les femmes, mères des victimes, que nous avons vues la nuit précédente, au bas des remparts.

Gilles, après quelque temps, rompt le silence et dit d'une voix basse mais claire, que des gémissements et des sanglots étouffés viennent quelquefois briser :

GILLES

Je m'en remets à la justice nécessaire, car je dois être puni et salutairement corrigé.

Personne ne dit mot. Tout le monde reste immobile. Les yeux au sol, pleurant, toujours à genoux, Gilles reprend :

GILLES

Il me reste à implorer avec humilité la miséricorde et le pardon de mon créateur.

Il se tourne alors vers les bancs où sont assises les mères des enfants égorgés et, en s'adressant à elles, il dit :

GILLES

Et aussi la miséricorde et le pardon des parents et des amis des enfants que j'ai cruellement massacrés.

Plusieurs des femmes ont les yeux pleins de larmes. Elles le regardent toutes fixement.

Il se retourne vers le tribunal, en restant à genoux sur les dalles, au centre de la salle.

GILLES

Je suis coupable, mais je me repens et je supplie humblement qu'on me réintègre dans l'Eglise, qu'on me délivre de la sentence d'excommunication.

Jean Blouyn, le représentant de l'Inquisition, jette un regard en direction de l'évêque de Nantes.



Celui-ci hoche la tête, indiquant par là que la requête de Gilles est accordée. Celui-ci dit encore :

GILLES

Je prie qu'une procession soit faite le jour de mon supplice pour demander à Dieu mon salut.

L'évêque hoche encore la tête.

Gilles de Rais a de plus en plus de mal à parler. Les larmes coulent sur ses joues. Son repentir, de toute évidence, est sincère.

L'assistance tout entière est maintenant émue. Les mères des enfants massacrés pleurent toutes, sans exception. Une d'elles s'est trouvée mal et deux soldats l'emportant hors de la salle.

Gilles prononce enfin ses dernières paroles :

GILLES

Je me repens du fond de mon cœur et je pleure mes ~~ma~~ fautes. Je n'ai sous les yeux que Dieu seul. Je vous demande à tous le secours de vos prières.

Lentement, l'évêque Jean de Malestroit ~~qui~~ quitte son siège, descend et s'avance vers Gilles de Rais agenouillé.

Les femmes s'agenouillent toutes ensemble, ainsi que le reste de l'assistance, et on commence à entendre une prière, murmurée par des dizaines de voix.

L'évêque arrive auprès de Gilles de Rais et lui pose ses deux mains sur les épaules.

Gilles laisse un genou à terre et baisse la tête devant l'évêque. Tous les deux, ils se mettent à prier et leurs voix se mêlent à celles de l'assistance.

INT. TAXI. NUIT.

EXT. RUES PARIS. NUIT.

*Les rues de Paris, la nuit.*  
Durtal et madame Chantelouve sont assis tous les deux à l'arrière d'un taxi qui roule dans les rues de Paris, la nuit, dans une voiture qu'elle conduit elle-même.



Mme CHANTELOUVE

Et on l'a pendu ?

DURTAL

Pendu et brûlé, le lendemain. Il est mort comme un saint homme, en parlant de contrition, de la bonté de Dieu, de la gloire éternelle. Tous les lieux communs qu'un curé de campagne rougirait d'employer.

Mme CHANTELOUVE

Il a eu sa procession avant de mourir ?

DURTAL

Et comment. Tout le monde en pleurs. Et de nobles femmes sont venues retirer son corps du bûcher pour l'ensevelir.

Mme CHANTELOUVE

En somme, il est assis à la droite du Christ, parmi les bienheureux ?

DURTAL

C'est certain.

Un instant de silence. Madame Chantelouve se rencoigne. Durtal la regarde à la dérobée. Une courte lueur passe sur son visage, de temps en temps. Elle semble un peu agitée, nerveuse.

*La voiture /*  
Le taxi s'avance dans une rue d'un quartier populaire. Il est tard. Il y a très peu de voitures et on ne voit aucun passant.

Madame Chantelouve sort de son silence pour dire d'une voix basse et tendue :

Mme CHANTELOUVE

Je dois vous dire quelque chose avant que nous arrivions.

DURTAL

Oui ?

Mme CHANTELOUVE

Je suis heureuse d'être avec vous ce soir. J'attendais ce moment depuis longtemps.

Légèrement surpris, Durtal dit simplement :



DURTAL

Moi aussi.

Mme CHANTELOUVE

Cette soirée nous restera, je l'espère.  
Mais vous allez voir des choses qui vont  
peut-être vous... vous étonner...

DURTAL

Je m'y attends.

Elle le regarde, se demandant s'il a deviné où elle le conduit.  
Il ajoute :

DURTAL

Et vous ? Avez-vous souvent assisté à  
ces ...

Elle lui pose vivement une main sur le bras et lui montre le  
chauffeur d'un signe de tête, lui demandant de se taire, ce qu'il  
fait. Puis elle répond à mi-voix :

Mme CHANTELOUVE

Plusieurs fois.

DURTAL

Par goût ? Par curiosité ?

Mme CHANTELOUVE

Oh ! J'ai tant fréquenté de prêtres...

DURTAL

Et qu'en dit votre confesseur ?

Mme CHANTELOUVE

Taisez-vous.

Quelques secondes de silence. Elle regarde dehors par la vitre  
de la voiture, puis elle dit au chauffeur :

Mme CHANTELOUVE

C'est ici.

La voiture s'arrête. Elle descend la première, et laisse Durtal  
payer la course.



EXT. RUE CHAPELLE. NUIT.

---

Durtal vient la rejoindre. Ils sont dans une ruelle très peu éclairée et déserte, où on ne voit que de vieux hangers, de pauvres bâtiments tombant en ruines.

Madame Chantelouve laisse le taxi s'éloigner. Elle paraît de plus en plus nerveuse et elle dit à Durtal :

Mme CHANTELOUVE

C'est un peu plus loin.

Il la suit sur le trottoir inégal, pendant une dizaine de mètres. Ils sont dans une sorte d'impasse, bordée de maisons basses et sombres. Puis ils longent un mur au-dessus duquel on aperçoit quelques feuilles d'arbres.

Ils s'arrêtent devant une petite porte trouée d'un guichet. Madame Chantelouve appuie sur une sonnette dissimulée dans le lierre. Presque aussitôt le guichet s'ouvre et une tête de femme, qu'on distingue à peine, apparaît.

Presque aussitôt, la petite porte s'ouvre. Ils entrent sans bruit.

EXT. JARDIN CHAPELLE. NUIT.

---

Ils se trouvent dans un jardin qui ressemble au jardin d'un cloître, avec des allées obscures entourées de buis, un vieux mur dont les pierres blanches forment des taches claires dans la nuit.

La femme qui a ouvert est âgée, son visage est ridé, sans expression. Madame Chantelouve lui dit :

Mme CHANTELOUVE

Bonsoir, Marie.

MARIE

Bonsoir, madame, Voulez-vous que je vous conduise ?

Mme CHANTELOUVE

Non, merci.



Elle s'engage dans les allées, qu'elle semble très bien connaître, et Durtal la suit.

Mme CHANTELOUVE

Prenez garde, il y a trois marches.

Elle s'arrête au fond du jardin devant une autre porte et, là encore, elle sonne. La porte s'ouvre, laissant apparaître un homme d'un âge indéfinissable, maquillé, maniéré, les lèvres peintes, qui demande :

L'HOMME MAQUILLÉ

Bonsoir, ma chérie. Comment tu vas ce soir ?

Mme CHANTELOUVE

Bien, merci.

Elle répond du bout des lèvres et entre, suivie par Durtal. L'homme maquillé ajoute, quand elle entre :

L'HOMME MAQUILLÉ

On n'attendait que toi...

INT. VESTIBULE CHAPELLE. SOIR.

Ils suivent un couloir obscur et humide et Durtal, dès qu'ils se sont un peu éloignés de la porte, dit à madame Chantelouve :

DURTAL

Vous ne m'aviez pas dit que je verrais ce genre de personnages.

Mme CHANTELOUVE

Pensiez-vous rencontrer ici des saints ?

Ils gravissent quelques marches, elle pousse une porte et ils se trouvent dans la chapelle.

INT. CHAPELLE DOCRE. SOIR.

C'est une chapelle gothique en très mauvais état, Les murs



sont lésardés et déteints. Il n'y a plus de vitraux et les fenêtres ogivales sont bouchées avec du papier, des planches clouées, de la toile goudronnée. Un poêle marche, dans un coin, et laisse échapper de la fumée qui de temps en temps fait tousser.

Tout semble humide, moisi. La chapelle est mal éclairée par des veilleuses de sanctuaire, dans des suspensions de bronze doré et de verre rose.

Au centre de la chapelle, tout près de l'autel attaché à un piquet, on aperçoit un énorme bouc.

Durtal regarde de tous côtés, très étonné. Il y a là une quarantaine de personnes, qu'on distingue mal dans la pénombre, mais il semble qu'il y a plus de femmes que d'hommes. On ne distingue pas leurs traits. Certains groupes bavardent à voix très basse, sans rire, presque sans geste.

Dès leur entrée, madame Chantelouve abandonne Durtal et se dirige vers un petit groupe de gens avec lesquels elle échange quelques phrases, que nous n'entendons pas.

Un enfant de chœur apparaît. Il peut avoir une quarantaine d'années et lui aussi il est maquillé et il marche, il se remue avec des afféteries homosexuelles. Il se dirige vers l'autel - un autel d'église ordinaire - et commence à allumer une rangée de cierges noirs.

A la lueur de ces cierges on voit apparaître, au-dessus de l'autel, une reproduction du Christ de Grünewald, au corps crispé, douloureux, attaché à une simple branche d'arbre. On voit ses chairs gonflées, craquelées, couvertes de plaies et de sanies qui ruissellent, les jambes tordues, les pieds cloués et verdissants. Et la tête énorme, exténuée, horriblement grimaçante dans les souffrances de l'agonie.

L'acolyte, en allumant les cierges, ondule des hanches, se hausse sur un pied, joue les chérubins, comme pour s'envoler.

Un autre enfant de chœur apparaît, le visage barbouillé de fard, lui aussi, s'approche des trépièdes qui flanquent l'autel et jettent sur les braises des morceaux de résine et des feuilles.

Madame Chantelouve revient à ce moment-là auprès de Durtal, le prend par le bras et le conduit un peu plus loin. Ils sont à l'écart.

Durtal lui demande à voix basse :



DURTAL fait une génuflexion devant l'autel, puis il se penche et dit :  
 Qui sont tous ces gens ?

Mme CHANTELOUVE

Des fidèles. Celui-ci, tenez...

Elle lui montre un homme très âgé, au visage fluet, ridé, qui bavarde à voix basse avec une femme au visage recouvert d'une dentelle.

Mme CHANTELOUVE

... C'est le Supérieur d'un couvent. Et cet autre...

Elle montre un homme de haute taille, très digne, élégant, aux front dégarni, aux cheveux grisonnants :

Mme CHANTELOUVE

... c'est un professeur de médecine...  
 Regardez...

Elle attire son attention vers l'autel.

Aidée par les deux acolytes maquillés, une femme qui a le visage entièrement caché sous un loup noir, monte sur l'autel et s'y allonge. Quand elle est couchée de tout son long, les deux enfants de chœur ~~lui~~ écartent la longue cape noire qui la couvrait et elle apparaît entièrement nue. Son corps est magnifique. On lui met entre les mains deux cierges noirs, allumés. Elle les tient.

Madame Chantelouve touche alors le bras de Durtal et lui dit :

Mme CHANTELOUVE

Le voici...

Une sonnerie légère vient de retentir.

Toute l'assistance se lève et se tient dans une attitude respectueuse.

Les deux enfants de chœur vont jusqu'à une porte latérale et là ils accueillent le chanoine Docte, qui fait son ~~sa~~ entrée.

Il est coiffé d'un bonnet écarlate, sur lequel se dressent deux cornes. Sous la longue robe qu'il porte, on distingue son corps, entièrement nu. Il tient à la main le calice couvert du pale. La chasuble qu'il porte a la forme ordinaire des chasubles mais elle est rouge sombre. Au milieu du dos est brodé un triangle où, au milieu d'une étrange végétation - euphrobes, sabines, colchiques - on reconnaît la tête d'un bouc.



Gravement, solennellement, Docre fait une gémuflexion devant l'autel, puis il en gravit les trois marches et commence à célébrer la messe, en obéissant à toutes les inclinations que demande le rituel classique.

Les deux enfants de chœur, assis au bas des marches, disent les répons latins. A un coup de claquoir, toute l'assistance s'agenouille ou se lève, suivant les cas.

Durtal murmure à l'oreille de madame Chantelouve :

#### DURTAL

C'est une simple messe basse ?

D'un geste agacé, elle lui fait signe que non.

En effet, à ce moment-là, les deux enfants de chœur passent derrière l'autel et rapportent, l'un des réchauds de cuivre, l'autre des encensoirs qu'il distribue à l'assistance. Les femmes commencent à respirer l'odeur à plain nez, à s'envelopper de fumée. Certaines se dégraffent.

Quant à Docre, il se tourne vers l'assistance et, s'approchant du côté de l'autel où est attaché le bouc, il dit :

#### DOCRE

Nous savons tous que cet animal innocent n'est qu'un animal. La religion n'a inventé les géniales images que pour conduire l'imagination au divin. A notre tour d'utiliser cette représentation symbolique.

Durtal, qui écoute avec un vif intérêt, jette un coup d'œil à madame Chantelouve. Elle a les dents serrées, les narines ouvertes, les yeux brillants.

#### DOCRE

Non, le diable cornu et vociférant des légendes n'a pas d'existence palpable. Mais il existe un esprit du mal qui souffle sur la Terre comme une tempête irrésistible, et qui tend à créer un enfer universel. C'est cet esprit que nous nommons Satan et que nous adorons.

Il se retourne. Un coup de claquoir : tout le monde s'agenouille avec toutes les apparences d'une grande ferveur. Durtal en fait autant.



Madame Chantelouve lui dit, toujours agitée, à mi-voix :

Mme CHANTELOUVE

La consécration...

Docre dépose le ciboire sur le ventre nu de la femme allongée sur l'autel devant lui. Il prend une hostie entre ses doigts et l'élève vers le Christ de Grünewald. En même temps, il dit à l'adresse du Christ :

DOCRE

Toi, en ma qualité de prêtre, je te force, que tu le veuilles ou non, à descendre dans cette hostie, à t'incarner dans ce pain, Jésus, toi qui as menti à tes promesses, Dieu fuyard, Dieu muet. Tu devais racheter les hommes et apparaître dans ta gloire, mais les anges s'éloignent, dégoûtés de ton inertie.

L'assistance tout entière prie avec le chanoine, fascinée.

Durtal est le seul à conserver son sang-froid. Madame Chantelouve lui saisit une main avec la sienne et la serre fortement.

Le Christ torturé, livide, sanglant de Grünewald continue à recevoir les injures du chanoine Docre :

DOCRE

Tu as oublié la pauvreté que tu prêchais, vassal des banques, Dieu d'affaires, tu as laissé massacrer les indigents et pleurer les humbles, Nazaréen maudit, Dieu lâche, au nom d'un ne sait quel péché originel et d'une pureté stupide. Nous allons taper sur tes clous et ramener du sang sur tes plaies sang sur tes plaies sèches.

D'une seule voix, l'assistance dit :

TOUS

Amen.

Docre saisit l'hostie, se penche sur le ventre de la femme et dit à voix basse les paroles latines de la consécration :

DOCRE

Hoc est enim corpus meum...



Les sonneries habituelles de la clochette de l'enfant de chœur accompagnent cette consécration.

Des mouvements divers commencent à se manifester dans l'assistance, murmures, gémissements.

Ces bruits montent d'un ton quand Docre se penche légèrement, une hostie à la main, et qu'un des enfants de chœur vient s'agenouiller devant lui.

Une porte latérale s'ouvre et deux jeune fille de type nordique, aux longs cheveux blonds, pénètrent dans la chapelle. Elles sont jeunes, belles et nues, à l'exception d'un scapulaire qui leur pend sur la poitrine et de bas noirs, qui se terminent dans des escarpins à talons très fins.

Elles viennent s'agenouiller devant l'autel et la plupart des fidèles assistant à la cérémonie les imitent. La nervosité augmente dans la chapelle, tandis que le chanoine Docre commence à distribuer la communion en disant :

#### DOCRE

Reçois le corps souillé de ton misérable sauveur.

Madame Chantelouve quitte Durtal pour aller se joindre aux autres.

La plupart des personnes qui reçoivent la communion retirent aussitôt l'hostie de leur bouche et la gardent dans leur main. ~~Certains, comme les deux jeunes filles, la portant à leur sexe.~~

Quand le chanoine en vient à madame Chantelouve, il lui donne toute une petite poignée d'hosties, sur lesquelles elle referme aussitôt sa main.

Elle revient auprès de Durtal, qui la regarde avec une profonde surprise. Mais il n'a pas pu voir qu'elle a pris les hosties. Elle se tient auprès de lui, le souffle court, tandis que les premiers cris, les premiers signes d'hystérie se manifestent dans la salle de la chapelle.

Quand il a fini de distribuer la communion, il donne une hostie au bouc, puis il remonte les marches de l'autel et donne enfin la communion à la femme couchée sur la pierre. Pour cela, il lui soulève légèrement le masque qui lui cache le visage.

Puis il dépose le ciboire vide et, s'adressant cette fois à Satan, il commence :



DOCRE

Et toi, prince de la fornication, le premier des péchés, et par là-même à l'origine de l'homme et de la femme, c'est à dire de tout le mal, toi, roi des ténèbres, dont l'empire ne cesse de s'étendre. c'est toi que nous adorons, Satan, Dieu logique, Dieu juste !

Dès les premiers mots ~~de~~ de Doocre, le ton monte dans ~~l'air~~ l'assistance. Les cris et les gémissements se font plus forts. Plusieurs femmes ont la poitrine nue et les hommes les tiennent.

DOCRE

Soutien du pauvre, réconfort des vaincus, grand maître du vice et du crime, propagateur des vieilles haines, tu ne demandes ni l'épreuve inutile des reins chastes, ni les démenes du carême. Maître, tes fidèles à genoux t'implorent !

Plusieurs cris stridents sont poussés.

Une femme est arc-bouté sur le sol, dans une des postures caractéristiques de l'hystérie.

Déjà, dans l'ombre, plusieurs couples s'unissent à même le sol, sur les vieilles dalles cassées de la chapelle.

Durtal saisit madame Chantelouve par le bras et veut l'entraîner. Il lui dit :

DURTAL

Allons, venez, venez...

Mais elle lui résiste, elle semblant respirer les odeurs qui s'étendent autour d'elle et elle dit entre ses dents serrées :

Mme CHANTELOUVE

L'odeur du sabbat...

Les bras levés au-dessus de la femme nue allongée devant lui, Doocre continue :

DOCRE

Nous te supplions de nous accorder l'allégresse du crime que la justice ignore. Nous te supplions de venir en aide à ces maléfices dont les traces inconnues déroutent la raison de l'homme !



Cette fois, l'orgie est générale et furieuse. Hommes et femmes se ruent les uns vers les autres, au hasard, sans même prendre garde au sexe. Les deux enfants de chœur sont assaillis par plusieurs hommes. Un vent de folie semble secouer la chapelle. Des femmes s'accouplent en souillant en même temps les hosties consacrées qu'elles ont gardées.

D'autres sont atteintes de convulsions, crachent, pleurent, gémissent, hurlent.

Dominant le tout, la voix puissante du chanoine Docre qui dit :

DOCRE

Grandis, prospère et fortifie-toi,  
maître du mal ! Ton heure approche !  
A nous, qui t'aimons et qui te  
servons, accorde, roi des déshérités,  
science, puissance et richesse !

Durtal serre plus fort le bras de madame Chantelouve et lui dit, fermement :

DURTAL

Ca suffit, maintenant ! Venez !

Elle paraît s'éveiller, elle a un moment d'hésitation puis elle le suit.

Ils enjambent des corps à moitié nus et enlacés, ils aperçoivent au passage des visages égarés. Des mains s'accrochent à eux et Durtal doit lutter pour s'en débarrasser.

Il pousse, non sans peine, madame Chantelouve hors de la chapelle.

EXT. RUE CHAPELLE= NUIT.

---

Ils se retrouvent dans la rue déserte et obscure. La petite porte se referme derrière eux. Madame Chantelouve s'appuie contre le mur tandis que Durtal respire une grande bouffée d'air.

Puis il la regarde et lui dit :



DURTAL

Vous avez envie d'y revenir ?

Mme CHANTELOUVE

Non, mais ces scènes me brisent.

DURTAL

Moi, ça me ferait plutôt pitié.

Mme CHANTELOUVE

Pitié ?

DURTAL

Quelques pervers, trois ou quatre curieux, et une majorité de crétins.

Elle s'écarte du mur. prend Durtal par le bras et lui dit en l'entraînant :

INT. GAVE VACAN, NOIR.

C'est une petite salle avec obscure où quelques personnes sont assises autour d'un table.

Le père est un homme âgé, qui porte des vêtements sales. Quand Madame Chantelouve pénètre dans le café, il échange avec elle un regard très bref, si bref que Durtal ne peut pas le remarquer.

Les deux personnes se regardent. Les deux personnes se regardent. Les deux personnes se regardent. Les deux personnes se regardent. Les deux personnes se regardent.

LE PÈRE DU GAVE

Je vais vous conduire dans une pièce où vous serez tranquille, si vous en avez besoin.

Durtal, qui ne comprend pas très bien, veut poser une question.



mais madame Chantelouve lui DURTAL avec un air d'incrédulité :

Avouez-le. Vous avez envie d'y revenir.

Mme CHANTELOUVE

Non, mais ces scènes me brisent.

Elle s'écarte du mur, prend le bras de Durtal et lui dit, en l'entraînant :

Mme CHANTELOUVE

Je suis étourdie, j'ai besoin d'un verre d'eau pour me remettre.

Ils remontent la rue et parviennent devant un petit café, très pauvre d'apparence, dont la façade peu éclairée se remarque à peine dans la nuit.

Mme CHANTELOUVE

Entrons ici.

Elle pousse la porte et ils entrent.

INT. CAFE PAUVRE. SOIR.

C'est une petite salle assez obscure où quelques <sup>nord-africains</sup> individus ivres jouent aux cartes en se querrelant. Dans un coin se trouve le gar bavardant en arabe autour d'une table.

Dans un coin se trouve le garde du corps de Madame Doore, devant un demi. Il jette un coup d'œil aux nouveaux venus, mais sans les valuer. Il regarde dehors par une vitre.

Le patron est un homme âgé, qui porte des vêtements sales. Quand madame Chantelouve pénètre dans le café, il échange avec elle un regard très bref, si bref que Durtal ne peut pas le remarquer.

<sup>nord-africains commentent l'arrivée</sup>  
Les joueurs de cartes riquent à la vue des deux nouveaux venus. Le patron, qui ne semble nullement surpris de voir une femme élégante chez lui, s'approche de Durtal et lui dit :

LE PATRON DU CAFE

Vanouy Je vais vous conduire dans une pièce où vous serez tranquilles, suivez-moi.

Durtal, qui ne comprend pas très bien, veut poser une question,



mais madame Chantelouve lui presse le bras en lui disant :

Mme CHATELOUVE

Ne restons pas ici.

A la suite du patron, ils franchissent une porte basse, traversent un couloir sordide, suintant, presque noir. Le patron ouvre une porte et leur dit :

LE PATRON DU CAFE

C'est là.

Madame Chantelouve entre la première. Durtal la suit. Le patron reste dans le couloir et ferme la porte.

INT. CHAMBRE SORDIDE. SOIR.

C'est une toute petite chambre, simplement éclairée par une ampoule suspendue au plafond. Durtal regarde autour de lui, ne comprenant pas. Le papier des murs est arraché par endroits, remplacé par des pages de journaux piquées avec des épingles.

Le sol est couvert de pavés disloqués. Tout est sale, médiocre. Le seul meuble est un lit.

Dès que la porte de la chambre est refermée, elle commence à enlever ses vêtements, très rapidement. Sa robe tombe sur le sol et elle apparaît en sous-vêtements. Elle se jette ainsi dans les bras de Durtal, l'embrasse, le mord et lui dit d'une voix basse, rauque :

Mme CHANTELOUVE

Je te désire... Maintenant... Enfin...  
Je te veux... *Viens...*

Elle semble comme possédée. Elle veut entraîner Durtal vers le lit, qu'elle heurte. Durtal voudrait la calmer, lui parler, mais elle est plus forte que lui et elle l'entraîne sur le lit, où ils tombent ensemble.

~~Elle tient toujours crispée la main où elle trouve les hosties.~~

INT. CHAMBRE SORDIDE. SOIR.



INT. CHAPELLE DOCRE. SOIR.

---

Dans la chapelle, l'orgie continue, avec les mêmes cris, le même tumulte, les mêmes crises de nerfs.

Docre se penche vers le ventre de la femme nue couchée sur l'autel et l'embrasse plusieurs fois.

Puis il se relève, lève la main gauche dans un geste de bénédiction et se retourne vers ses fidèles en disant :

DOCRE

Benedic~~at~~at vos Satanas, in nomine  
~~del criminel~~ ~~patrie...~~ *culpae...*

Soudain, sa phrase et son geste s'arrêtent. Il vient d'apercevoir quelque chose au fond de la salle, des nouveaux venus, qu'il ne distingue pas très bien dans l'ombre. Il se penche en avant pour mieux les voir.

Les nouveaux venus s'avancent. Ce sont une demi-douzaine d'agents de police en uniforme, conduits par un commissaire.

Celui-ci fait un geste en montrant Docre. Un brigadier lance un coup de sifflet. Les agents se préparent à cerner l'autel, pour capturer le chanoine.

Celui-ci s'enfuit aussi vite que possible, se dirigeant vers la porte par laquelle il est apparu. Il y arrive avant les agents de police, qui se lancent à sa poursuite.

Dans la chapelle, c'est une véritable panique. Les assistants demi-nus s'enfuient de toutes parts au milieu des cris et des coups de sifflet.

La femme nue qui est couchée sur l'autel depuis le début de la cérémonie, deux cierges noirs dans ses mains, se redresse et s'en va, elle aussi, en rabattant sa cape autour d'elle.

Comme elle descend de l'autel et s'éloigne, on remarque qu'elle marche en boitillant légèrement. Sa claudication est assez semblable à celle de madame Docre.

INT. COULOIRS CHAPELLE. SOIR.

---

Poursuivi, le chanoine Docre descend le long d'un escalier très sombre, arrive en face d'une porte constituée de planches



mal jointes clouées ensemble. Il la pousse et la referme derrière lui.

Les agents de police arrivent presque aussitôt. La porte a été fermée au verrou. Ils s'apprêtent à l'enfoncer quand tout à coup une détonation retentit.

Les agents se collent le dos aux murs, pensant qu'on tire à travers la porte. Mais ce coup de feu est le seul.

Le brigadier donne un ordre. Les agents enfoncent facilement la porte.

INT. SOUS-SOL DE LA CHAPELLE. SOIR.

Ils se trouvent dans la crypte de la chapelle, une pièce voûtée, humide, au sol crevassé et couvert de flaques d'eau.

Le chanoine Docre, qui s'est tué d'une balle dans la bouche, git sur le sol, ~~une tache qu'un crapaud sautille autour de lui.~~

INT. CHAMBRE SORDIDE. SOIR.

Durtal et madame Chantelouve sont couchés ensemble et ils achèvent de faire l'amour. Madame Chantelouve y apporte une sorte de rage. Elle fait tout à coup disparaître sa main droite, celle qu'elle a toujours tenue fermée, sous les draps. Durtal sent quelque chose qui le surprend, qui ne lui plaît guère.

Il saisit le poignet de sa partenaire, le ramène de force hors des draps.

DURTAL

Qu'est-ce que c'est ? Ouvrez votre main !

Mme CHANTELOUVE

Non, laissez-moi...

DURTAL

Qu'est-ce que vous avez dans votre main ?



Mme CHANTELOUVE

Rien. Lâchez-moi.

Ils ~~se débattaient~~ luttent pendant quelques instants et Durtal, en usant de toutes ses forces, réussit à ouvrir la main de madame Chantelouge. Il voit les hosties, qui se sont brisées en fragments. D'autres morceaux sont tombés dans le lit.

Il se lève brusquement, et rejette les bras draps. Il voit les autres fragments dans les draps sales et aussi des punaises, des taques. Madame Chantelouge s'approche à lui pour l'empêcher de se lever. Il la repousse et elle retombe dans le lit.

Très vite, il commence à se rhabiller, sans un mot.

Elle a caché son visage dans ses mains, rabattu les draps sur son corps nu et elle lui dit, en sanglotant :

Mme CHANTELOUVE

Ne partez pas, ne me laissez pas... Il me le faut, j'en ai besoin, j'aime comme je peux...

Il s'habille très rapidement, sans prendre la peine de boutonner les poignets de sa chemise. Il enfle ses pantalons, son veston et, sans remettre sa cravate, il ouvre la porte. Elle lui crie encore :

Mme CHANTELOUVE

Non ! Ne me laissez pas ! Restez !

Il claque la porte derrière lui.

INT. CAFE PAUVRE. SOIR.

Les clients nord-africains cessent de parler quand ils voient réapparaître Durtal, dépeigné, vêtu à la diable, furieux. Ils le regardent en silence.

Il prend un billet de banque dans sa poche et le dépose sur le comptoir. Le patron, qui est en train de ranger des bouteilles, ne fait aucun commentaire.

Durtal sort très vite.



EXT. RUE CHAPELLE. NUIT.

---

Il ressort dans la rue.

Un peu plus loin, devant l'entrée de la chapelle, il voit un car de la police, arrêté. Des agents font entrer dans le car quelques silhouettes. A cette distance, on ne les reconnaît pas.

Durtal tourne le dos et s'en va à pied dans la direction opposée.

INT. CHAPELLE. SOIR.

---

La chapelle est maintenant déserte. Seul reste le boug, dont personne ne s'est soucié. Il tire sur sa corde.

Les bancs, les chaises sont renversés. La lumière des veilleuses a baissé. Un des cierges achève de se consumer, brisé en deux, sur les marches de l'autel.

Lentement, nous nous rapprochons du Christ de Grünewald, ce Christ torturé, immonde, repoussant - et qui pourtant resplendit d'une spiritualité mystérieuse.

Très lointaines, dans la nuit, on entend des cloches.

F I N



it's a time of dismal terror

Shakespeare



